

Bernard Liègme

Neuchâtelois. Originaire de Cormoret. Né au Locle (Neuchâtel) en 1927, il fit des études dans sa ville natale et à La Chaux-de-Fonds, puis lycée en France, et retour en Suisse pour des études de lettres à Lausanne. Dès 1955, il se consacra à l'enseignement, occupant notamment un poste de professeur de français et d'histoire de l'art au Gymnase Numa-Droz de Neuchâtel. Il se tourna très jeune vers le théâtre, d'abord en qualité de comédien, puis comme metteur en scène et enfin comme auteur. Il participa à l'aventure des Faux-Nez avec Charles Apothéloz et, en 1959, fut l'un des fondateurs du Théâtre populaire romand, pour lequel il rédigea plusieurs pièces dont *Le Soleil et la Mort* (1965). Homme de théâtre talentueux, il explique ainsi sa démarche: « Je veux faire du théâtre un moyen d'échange entre les hommes, révéler aux spectateurs les joies et les peines d'autres hommes, toutes semblables aux leurs. » Il a pu approfondir cette réflexion dans un livre d'entretiens avec Claude Vallon, *Le Feu du Théâtre*. Il a aussi traduit Goldoni et Gyarfas en français. Il vit actuellement à Boudry (Neuchâtel).

Il a reçu le Prix de la SACD 1970, le Prix de littérature francophone du canton de Berne 2000 et le Prix de littérature du canton de Neuchâtel 2000.

Bernard Liège

Théâtre I

Tandem (1973)



Théâtre en camPoche
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture,
de la Fondation culturelle
de la Banque Cantonale Neuchâteloise
et du Service des affaires culturelles du canton de Neuchâtel
La publication du présent ouvrage a bénéficié
d'un soutien de la Fondation Leenaards

« Théâtre I », de Bernard Liège,
deux cent soixante-quatrième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le treizième de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration de Jolanda Herradi,
d'Huguette Pfander et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 2-88241-265-2
Tous droits réservés
© 2010 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

TANDEM
(1973)

À Claude et Noëlle Schumacher

Notice

Un jour, je m'apprêtais à traverser une rue à grande circulation quand le feu vert des piétons passa au rouge. Sur la rue, en face de moi, un couple d'un certain âge s'efforçait de rejoindre au plus vite le trottoir. L'homme, d'une soixante d'années, était handicapé. Il s'appuyait d'un côté sur une canne et de l'autre sur le bras d'une femme plus jeune que lui, visiblement agacée par sa lenteur. Quand des automobilistes se mirent à klaxonner je lus dans les yeux de l'homme un sentiment de panique. Je n'ai jamais oublié ce regard. Il exprimait pour moi la cruauté d'un monde mécanisé qui broie de plus en plus la conscience humaine.

*Des mois plus tard l'image de ce couple réapparut devant moi. Je ne sais pourquoi lui s'appelait Pierre-Paul Wooden et sa femme Lisa. Ils n'allaient plus me quitter durant dix jours. Dans *Le Feu du Théâtre*, entretiens avec Claude Vallon (Éditions de L'Aire, 1980), je raconte: « Ils se mirent à parler, je me mis à noter comme un greffier. Au bout de deux jours, j'avais terminé l'histoire de ce qu'ils étaient à ce moment-là. Mais j'éprouvais le besoin de les suivre dans ce qu'ils avaient été. Le troisième jour donc, je me suis remis à ma table et je les ai écoutés dans ce qu'ils étaient dix ans plus tôt. C'était l'anniversaire de leur mariage, il était dans l'enseignement, tout n'allait pas trop mal, il y avait peu d'incompréhension entre eux.*

» Le cinquième jour j'ai eu de nouveau le besoin de les retrouver dix ans plus tôt. Ils étaient jeunes, ils avaient deux petites filles, ils étaient plein d'enthousiasme; ils rêvaient d'une vie à faire. Là encore je ne faisais que noter.

» Au terme de cette aventure où je remontais le temps, je suis revenu à ce qu'ils étaient d'abord, au moment où la vie s'en allait de lui et où ils pouvaient enfin se dire, ce qui était impossible dans la vie de tous les jours, qu'ils s'aimaient.

» Cette écriture m'a laissé très étonné, et je me suis mis à regarder la chose de près. Le premier moment faisait quarante pages manuscrites sans ratures. Le second autant, le troisième aussi, comme s'il y avait une durée rythmée, et le dernier vingt pages, exactement la moitié. Cette structure interne s'était faite instinctivement. Et c'était étonnant de constater que l'instinct avait construit juste. »

La pièce fut créée en avril 1976 au Théâtre des Trois Coups de Lausanne, dans une mise en scène de Domingos Semedo, un décor de Franziska Kradolfer; avec pour interprètes François Silvant et Jacqueline Cuénod.

Elle fut publiée la même année par les Éditions de L'Âge d'Homme, Répertoire 1, collection « Théâtre Vivant ». Elle fut traduite en allemand, anglais, italien, letton et portugais.

Édition originale. Lausanne: Éditions de L'Âge d'Homme, 1976.

Personnages

Pierre-Paul Wooden

Lisa Wooden

La musique de la comptine est d'Émile de Ceuninck.

PREMIER MOMENT

Un square, deux bancs.

Entrent Pierre-Paul Wooden et Lisa, sa femme. Ils portent un grand manteau. Pierre-Paul Wooden marche difficilement, s'appuie d'un côté au bras de Lisa, de l'autre sur une canne. Il n'est pas loin de la soixantaine (peut-être cinquante-cinq ans, un peu moins s'il le faut, en fonction de l'âge du comédien qui interprétera le rôle), cheveux et moustaches gris ; Lisa est un peu plus jeune, encore rouquine, les cheveux en chignon.

PIERRE-PAUL. Ces satanées jambes !

LISA. Elles te portent encore, de quoi te plains-tu ?

PIERRE-PAUL. Je leur dis merde tout de même.

LISA. Viens, assieds-toi, tu seras mieux.

PIERRE-PAUL. Non, je veux marcher.

LISA. Tu te fatigues.

PIERRE-PAUL. Rien que pour les embêter, je veux marcher.

LISA. Embêter qui ?

PIERRE-PAUL. Les jambes.

LISA. Et moi, qu'est-ce que je fais dans cette histoire ?

PIERRE-PAUL. Tu m'accompagnes.

LISA. Où ?

PIERRE-PAUL. Où tu veux, ça m'est égal, pourvu que je marche.

LISA. Tu n'y arrives pas.

PIERRE-PAUL. C'est toi qui le dis, bécasse.

LISA. Tout à l'heure, tu te plaignais de souffrir le martyr.

PIERRE-PAUL. Je souffrais le martyr. Est-ce que tu crois que je vais me mettre à inventer des souffrances et des martyres pour le plaisir des passants ? Je ne suis pas Jeanne d'Arc, madame. Allez, avance.

LISA. Pierre-Paul, vous êtes insupportable.

PIERRE-PAUL. Je m'en fous. Et même si cela était, ça ne serait pas une raison pour me parler sur ce ton froid et distant. J'ai besoin de chaleur et d'amitié, madame. En route !

LISA. Où ?

PIERRE-PAUL. Ici, puisque tu n'as pas d'idée plus originale. Nous tournerons sur place.

LISA. Assieds-toi, Piépau.

PIERRE-PAUL. Je ne suis pas Piépau. Je suis un méchant vieux qui veut marcher.

LISA. Pas si vieux que ça.

PIERRE-PAUL. Proche de la tombe.

LISA. En attendant, repose-toi.

PIERRE-PAUL. J'aurai tout le temps quand je serai là-dessous. Est-ce que tu viendras quelquefois déposer des fleurs sur ma pierre ?

LISA. Je ne sais pas. On verra.

PIERRE-PAUL. Toi tu verras. Mais justement, tu seras libre enfin de refaire une vie.

LISA. À mon âge !

PIERRE-PAUL. Il n'y a pas d'âge pour refaire une vie ; on refait et c'est tout.

LISA. Eh bien, on verra cela le moment venu.

PIERRE-PAUL. Toi tu verras. De toute manière, j'espère que tu m'oublieras. Ce sera mieux pour tout le monde. Un homme mort est mort et voilà.

LISA. On s'assied, Piépau ?

PIERRE-PAUL. Je déteste que tu m'appelles Piépau. Pourquoi pas Pied-bot, hein ? Avec ma démarche de canne à sucre.

LISA. Tu dis n'importe quoi.

PIERRE-PAUL. Marche !

Ils font un petit tour.

LISA. Je suis fatiguée.

PIERRE-PAUL. C'est moi l'infirmes et c'est toi qui es fatiguée: on aura tout vu, tout ! Moi je me cramponne à ces saletés de guiboles, je lutte – comme il se doit quand on est vivant. Et toi, tu te fatigues. Il y a dans cette contradiction quelque chose de dérisoire. Pauvre Lisa ! Il faut que tu t'écroules sous mon nez.

LISA. Je n'ai jamais dit que je m'écroulais. Je suis fatiguée, rien de plus. Et je veux m'asseoir.

PIERRE-PAUL. Ça te tombe dessus, dis-le, de faire trotter ton mari. Tu ne supportes plus le rapport inversé. Ce n'est pas comme dans l'amour ! Enfin passons.

LISA. Tu dis n'importe quoi.

PIERRE-PAUL. Marche !

LISA. Non, Piépau.

PIERRE-PAUL. J'ai dit...

LISA. Non.

PIERRE-PAUL. Avance, gredine, sinon je te torture ce soir.

LISA. Pierre-Paul Wooden, vous êtes un minable.

PIERRE-PAUL, *geignard*. C'est l'impuissance, Lisa, l'impuissance. Rien ne me tourmente autant que l'impuissance. *Agressif*. C'est pourquoi je veux marcher, tu ne comprends rien, tu es bête! pis que bête! tu es... Je ne dirai pas ce que tu es. De toute manière, ça n'en vaut pas la peine. Rien ne vaut la peine de rien, voilà.

LISA. Viens t'asseoir.

PIERRE-PAUL. Je mourrai debout, voilà!

LISA. Mais il n'est pas question que tu meures. Et moi je ne veux pas me crever pour tes beaux yeux.

PIERRE-PAUL. Mes beaux yeux! Écoutez-la, vous tous cachés dans les replis du terrain, oiseaux de proie en mal de voyeurisme, tous putains! Vous observez la déchéance d'un homme qui fut... qui fut un homme. Voilà. Et elle vient parler de mes beaux yeux. Alors que mon visage brûle de haine, de rage et fond dans l'impuissance crémeuse. Pouah!

Il reste un moment les yeux dans le vague.

LISA. À quoi penses-tu?

PIERRE-PAUL. Est-ce que je pense? Tu m'as déjà vu penser? Je lutte, madame, voilà, je lutte pour ne pas frémir au spectacle de ma décrépitude.

LISA. Tu m'agaces!

PIERRE-PAUL. Eh bien cela prouve que tu n'es pas indifférente et je t'en remercie, Lisa. Tu es une bonne

épouse, digne du serment prononcé le jour des nocés.
Bonne épouse, vraiment. Comment te remercier ?

LISA. Laisse-moi me reposer un moment, je veux m'asseoir.

PIERRE-PAUL. Vous voyez ? Voilà ! Elle veut que je m'assoie parce que c'est elle qui en a envie. Mais elle dit, douce infirmière, elle minaude : « Piépau, assieds-toi, mon chéri... »

LISA. Je n'ai pas dit « mon chéri ».

PIERRE-PAUL. Non, tu ne l'as pas dit, mais c'est tout comme si tu l'avais dit.

LISA. Je ne l'ai pas dit, et je ne le pense même pas.

PIERRE-PAUL. Évidemment, depuis le temps que tu ne penses plus. Hypocrite !

LISA. Bon, ça suffit, je vais m'asseoir. Débrouille-toi tout seul, petit vieux.

PIERRE-PAUL, *angoissé*. Ne me lâche pas ! Ne me lâche pas, je vais tomber.

LISA. Tu ne tomberas pas, petit vieux ; tu es fort comme un ogre.

PIERRE-PAUL. Je tomberai, je suis sûr que je tomberai si tu me lâches.

LISA. Alors viens t'asseoir avec moi.

PIERRE-PAUL. Non! J'ai dit non! Saleté de jambes! Tu crois que je vais leur faire le plaisir de les laisser dormir? Non! Qu'elles bougent! Le mouvement c'est la vie.

LISA. Toujours les grandes formules.

PIERRE-PAUL. Vérités acquises.

LISA. Eh bien tant pis! Tombe si cela te plaît. Moi je vais m'asseoir.

Elle veut le lâcher. Il s'accroche à elle.

PIERRE-PAUL. Non! Mon petit carrousel, mon amour, ma petite Lisa des îles, ma chevrette...

LISA. Ah laisse-moi! Tu baves.

PIERRE-PAUL. Essuie-moi la bouche.

Elle lui essuie la bouche.

LISA. Petit vieux, il y a des jours où je me demande pourquoi tu me fais pitié.

PIERRE-PAUL. Pas de pitié! Déshonorant la pitié! Je ne veux rien. Pas de sentiment surtout, cela fait trop mal.

LISA. Alors à bientôt, Pierre-Paul Wooden. Vivez, grandissez sur votre canne. Moi je me retire.

PIERRE-PAUL. Lisa! Lisa! *Elle réussit à se détacher de lui.* Je ne peux plus avancer, ton départ me paralyse.

Voilà ce que tu as réussi à faire de moi : un paralytique ! Sale vache !

Lisa est allée s'asseoir.

Il reste en équilibre instable un moment, les yeux dans le vague.

PIERRE-PAUL, *suppliant*. Viens me chercher.

LISA. Non.

PIERRE-PAUL. Tu vois bien que je vais tomber.

LISA. Tombe.

PIERRE-PAUL. Je me ferai mal.

LISA. Et après ?

PIERRE-PAUL. Je risque de m'abîmer encore plus.
L'autre jour, quand je suis tombé en voulant monter sur un trottoir, je me suis écorché les coudes et les genoux.

LISA. Je t'ai ramassé.

PIERRE-PAUL. Oui, c'est vrai, petite âme. Quelques personnes dignes de respect se sont précipitées pour t'aider à me relever. Tous des infâmes ! Ils couraient vers moi et j'avais honte.

LISA. Tes blessures se sont fermées depuis.

PIERRE-PAUL. Je vais tomber de nouveau, viens me chercher.

LISA. Est-ce que tu viendras t'asseoir ?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas. Peut-être. J'ai le cœur qui tape, j'ai mal au bras... Tu es une immense salope, voilà ce que tu es. Tu me réduis à l'impuissance, à l'incomparable impuissance d'un gigantesque esclave. Je te déteste, voilà !

LISA. Ce qui prouve que tu n'es pas indifférent.

PIERRE-PAUL. Je ne peux pas être indifférent dans cette situation. Il faut attendre que l'ordre revienne. S'il revient ! Parce que tout pourrait aussi se précipiter du côté de la chute, et la chute c'est la fin, et la fin, eh bien c'est toi qui l'auras voulue. Voilà ! Ma cocci-nelle heureuse, ma légère image, tu ne vas pas me laisser au bord de la fin ? Ça ne se peut pas, c'est inhumain. Et tu as un cœur comme tout le monde. Allez, viens, viens me chercher, je serai très compréhensif, je te pardonnerai tes fautes et ton absence. Je te cajolerai peut-être, pourquoi pas ? Si je revis, je peux bien te cajoler. Hein ? Je te ferai peut-être encore des petites choses qui te feront plaisir.

LISA. Tais-toi, Piépau. Tout cela est oublié depuis longtemps. Mais je vais t'amener sur le banc, oui, comme une bonne infirmière.

Elle est allée le chercher, elle l'assoit sur le banc avec précaution.

PIERRE-PAUL. On ne devrait jamais vieillir, Lisa. Il n'y a rien de plus ridicule que la vieillesse. Est-ce que tu t'es déjà promenée dans un asile de vieux ?

LISA. Non. Toi non plus d'ailleurs, grâce à moi.

PIERRE-PAUL. Si. Quand j'étais petit. J'allais jouer du violon pour les vieux d'une horrible baraque qu'on appelait « La Résidence ». Il y en avait qui de temps en temps s'enfuyaient, ou essayaient de se jeter sous les trains – et quelquefois ils réussissaient. Ils étaient inutiles, voilà ! Un ramassis d'inutiles ! Pouah ! J'en ai encore la nausée. Ils puaien, ou en tout cas ils avaient l'air de puer, ce qui revient au même ; et ils nous donnaient de vieux bonbons foutus qu'ils tiraient de vieilles boîtes rondes en métal jaune. Ça, c'est mon enfance : la vieillesse. J'habitais juste à côté de l'asile. C'est vrai ce que je te raconte, je ne fabule pas. Et il m'en est resté quelque chose, de cette pourriture humaine qu'on asseyait sur des bancs au soleil (quand il y avait du soleil – ce qui était rare dans mon sale petit pays bossu) ; tous ces mentons qui tremblaient... Et il paraît que certains petits vieux cherchaient encore à coincer des petites vieilles édentées, à les peloter quasiment... Tous des vicelards, Lisa. Pourquoi ? Parce que la vie n'avait pas suivi son cours naturel. Car il est naturel que l'homme pelote sa femme et s'il ne la pelote jamais, il devient vicelard. Voilà, Lisa. Est-ce que je suis vicelard ?

LISA. Est-ce que tu es vieux ?

PIERRE-PAUL. Cela dépend des jours. Si je suis vicelard, c'est que je ne t'ai pas assez pelotée.

LISA. Comme si l'avenir de l'humanité se trouvait dans le pelotage ! Tu baisses, Pierre-Paul, tu baisses...

PIERRE-PAUL. À tes yeux.

LISA. Pas seulement. Mes yeux ne sont qu'un poste d'observation. C'est au-delà que tu baisses.

PIERRE-PAUL. Dans ma culotte ?

LISA. Ni à mes yeux ni dans ta culotte, mais dans ta tête. Ça travaille dur.

PIERRE-PAUL. C'est l'impuissance, Lisa. Et pourtant, je me sens parfois des violences de volcan. Je voudrais t'étrangler, te battre, te fendre de haut en bas. Mais ce ne sont que de brèves agressions. La plupart du temps, j'ai besoin de douceur, comme un petit canard.

LISA. Les canards on les bouffe, Pierre-Paul.

PIERRE-PAUL. Oui, quelquefois. Ne le suis-je pas déjà ? Et j'ai le regret des petits canards, ceux qu'on ne bouffe pas, qu'on engraisse au contraire, toute crème et toute douceur. Lisa, j'aimerais te voler un baiser.

LISA. Pas maintenant.

PIERRE-PAUL. Tu es dure. Je devrais te faire crever, voilà ! Et je serais bien débarrassé. À quoi me sers-tu si je ne peux pas te voler un baiser ?

LISA. Je ne te sers pas. Je suis, moi, telle que je suis, pour moi d'abord, et avant tout.

PIERRE-PAUL. Ce n'est pas de l'amour, ça.

LISA. Qu'est-ce que c'est l'amour ? Hein ? Ce serait le moment que tu réfléchisses.

PIERRE-PAUL. Je t'ai déjà dit que je ne peux plus réfléchir. Fini la réflexion! Quand j'étais jeune, oui, il m'arrivait de passer des heures en méditations merveilleuses qui m'emmenaient loin de moi-même et je savais alors ce qu'était l'amour. Car l'amour n'est pas ici, Lisa, non, jamais, il n'a jamais été ici. Jamais, tu entends? L'amour a toujours été ailleurs, très au-delà, dans les lointains, le flou vaporeux des machines à vapeur.

LISA. Tu dis n'importe quoi.

PIERRE-PAUL. Oui, exprès, pour t'embêter. Parce que si je ne t'embête pas je ne t'aime plus, et si tu veux que je t'aime, il faut que je t'embête.

LISA. Mais je ne veux pas que tu m'aimes. C'est toi qui t'imagines que je le veux, parce que ça t'arrangerait bien. Mais je ne le veux pas. Je m'en fiche, moi, que tu m'aimes ou que tu ne m'aimes pas. Ce que tu es, ce que tu dis, ce que tu penses, qu'est-ce que j'en ai à faire? Si tu n'existais pas je serais bien plus heureuse.

PIERRE-PAUL. Voilà que tu tournes encore le poignard dans mon cœur. Je suis déjà abîmé par le bas, il faut que tu me meurtrisses le haut. Je serai bientôt un invalide absolu. Et inutile, comme les vieux de mon enfance. Voilà, je deviens une de ces images qui me faisaient tellement peur quand j'étais petit. Et je m'étais juré que jamais je ne le deviendrais, et voilà, ça commence, ou plutôt – soyons lucide – ça, est en plein. J'en suis une.

LISA. Tu recommences ta littérature. La barbe! J'en ai marre! Si je ne m'épuise pas à te voir pendu à mon bras, il faut que j'écoute tes lamentations. Mais fiche-moi la paix, je t'en supplie, fiche-moi la paix.

PIERRE-PAUL. Si tu n'es pas bien avec moi, tu peux partir. Je ne t'empêche pas de t'épanouir. Ce n'est pas parce que j'ai raté mon propre épanouissement que je veux que tu rates le tien. Je suis moins égoïste que tu le crois.

LISA. Tu ramènes tout à toi, toujours. Un vrai Narcisse.

PIERRE-PAUL. C'est toi qui tombes dans la culture, mon trésor, la culture des narcisses... *Il rit bêtement.*

LISA. Ce n'est pas drôle.

PIERRE-PAUL. J'aimerais bien t'amuser un peu, car je sais que je suis un poids pour toi et ce n'est pas gai, pas gai du tout de se savoir un poids. Alors qu'on rêve de légèreté, d'extase, de bonheur ailé...

LISA. C'est fini le bonheur pour moi... Pour toi, je ne sais pas; ce n'est plus mon affaire.

PIERRE-PAUL. Oh moi!... D'ailleurs ça n'a pas d'importance. Mais toi, hein? toi, tu es encore jeune, tu as le chignon coloré, un beau roux excitant: la taille qui se défend. Et les seins, si j'en crois mon souvenir, ne sont pas trop abîmés. Il y a de la fermeté dans ce corps.

Il essaie de la prendre dans ses bras. Elle le repousse.

LISA. Je t'en prie, laisse-moi.

PIERRE-PAUL. Tu ne veux même pas que je te touche.

LISA. Pour quoi faire ?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas... C'est un peu aguichant et, mon Dieu, toute vie n'est pas perdue.

LISA. On ne peut se toucher que si l'on s'aime.

PIERRE-PAUL. Mais je t'aime.

LISA. Tu ne sais pas ce qu'aimer veut dire. Tu embrouilles tout.

PIERRE-PAUL. Pourtant une jolie plante comme toi, ça doit se faire arroser de temps en temps.

LISA. J'ai horreur de ce genre...

PIERRE-PAUL. Je dis les choses qui me viennent, comme ça, au hasard de la conversation et de notre proximité.

LISA. Allons marcher un peu. Lève-toi.

PIERRE-PAUL. Non.

LISA. Viens, je te dis.

PIERRE-PAUL. Non. Tu sais bien que je ne peux plus marcher une fois que je suis arrêté. Il y faut des préparations. C'est comme pour les caresses.

LISA. Décidément, tu n'es jamais d'accord avec moi.

PIERRE-PAUL. Je fais ce que je peux, ma chérie, avec les moyens qui sont les miens.

LISA. Tu es faible. Un minable, c'est bien ce que je disais. Mais secoue-toi un peu, bon sang !

PIERRE-PAUL. Se secouer, c'est vite dit. Mais avec quoi ? Il y a quelque temps j'étais bien malade. Tu sais, mon Dieu j'en ai encore peur, quand je suis tombé en voulant monter dans un tram. Et tout le monde me regardait, aux vitres, sur la place, partout... le tram s'était déjà mis en marche et moi je restais couché, les jambes près des roues, et tout le monde criait au conducteur dans la voiture et dehors : « Arrêtez ! arrêtez ! » Et moi j'étais couché, et toi je ne sais pas ce que tu faisais.

LISA. Je criais aussi.

PIERRE-PAUL. Comme tout le monde. Mais il fallait me tirer en arrière le plus vite possible.

LISA. C'est bien ce que je voulais faire.

PIERRE-PAUL. Tu ne l'as pas fait puisque j'étais là, couché tout près des roues, et personne ne me tirait.

LISA. Tu te cramponnais.

PIERRE-PAUL. À quoi ? à quoi est-ce que je me serais cramponné ? Ça c'est des histoires ! Pure invention ! Je le sais bien : j'étais couché près des roues, à quoi est-ce que j'aurais pu me cramponner ? Tu as trouvé cette excuse, voilà, parce que tu n'as rien fait.

LISA. Je te jure que tu te cramponnais.

PIERRE-PAUL. À quoi ? hein ? À quoi ?

LISA. Je ne sais pas.

PIERRE-PAUL. Tu vois bien. Tout cela, c'est mensonge en tartine pour endormir ma méfiance. Mais si j'avais eu les jambes coupées, hein ? Tu m'aurais mis à l'asile. Voilà. Et hop ! Lave-toi les mains, la vie est belle... Tu peux retourner chez le voisin en toute sérénité.

LISA. Tu ne vas pas recommencer.

PIERRE-PAUL. J'étais malade, le choc nerveux, et tu me disais : « Secoue-toi un peu. » Et je ne pouvais pas. Je venais de frôler l'amputation tout de même ! Ce n'est pas du petit-lait. Et tu me disais : « Secoue-toi un peu. » Et le médecin, qu'est-ce qu'il a dit ? Hein ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

LISA. Il a dit qu'il te fallait beaucoup de calme, du repos, parce que tu avais eu un choc assez dur, une sorte de commotion.

PIERRE-PAUL. Et tu me disais : « Secoue-toi un peu ! » Voilà.

LISA. Est-ce que je ne t'ai pas laissé en paix ?

PIERRE-PAUL. Oui, quelques jours. Tu as fait la nuit autour de moi, tu m'as enfilé des suppositoires pour que je ferme les yeux sur tes activités personnelles.

LISA. Tu ne vas pas recommencer.

PIERRE-PAUL. N'empêche qu'après m'avoir fermé les yeux, tu courais chez le voisin, tous les jours.

LISA. Il m'invitait pour que je ne sois pas seule, et parce que la vie n'était pas drôle pour moi.

PIERRE-PAUL. Et qu'est-ce que vous faisiez tous les deux ?

LISA. On buvait du café, on se racontait des histoires...

PIERRE-PAUL. Quand tu revenais, tu étais toute rouge, plus épanouie que jamais. Ah, si le tram avait gagné, à toi la timbale ! Tu serais enfin tombée dans la drôlesse, tu vivrais ta vie.

LISA. Peut-être bien. Et pourquoi pas ? J'ai le droit de vivre, moi aussi.

PIERRE-PAUL. La drôlesse. Le voisin a dû s'en mettre plein la vue, je suppose, et il devait reniffler ses doigts, après que tu sois partie, pour retrouver ton odeur.

LISA. Tu n'es qu'un vieux salaud ! Un maniaque ! Tu me fais crever, si tu veux le savoir, crever !

PIERRE-PAUL. Alors va vivre ailleurs ! Va, va-t'en !

LISA. Tu mériterais que je te prenne au mot.

PIERRE-PAUL. Pourquoi ne pars-tu pas ? Hein ? Le monde est vaste, madame Lisa Wooden. Et plein de

petits mâles en quête de dévergondées de votre espèce.

LISA. Je te déteste ! Je te déteste !

PIERRE-PAUL. Et voilà où nous en sommes. Un vieux couple, qui aura bientôt partagé trente ans d'existence. Pourquoi ? On se le demande. Pour en arriver à être assis sur un banc, avec une canne, et à se chamailler.

Un long moment de silence.

PIERRE-PAUL. Tu boudes ?

LISA. Non.

Un temps.

PIERRE-PAUL. À quoi penses-tu ?

LISA. Je ne sais pas. Rien.

PIERRE-PAUL. Tu as l'air toute malheureuse.

LISA, *ironique*. Mais non, la vie est belle, voyons !

PIERRE-PAUL. Oui, tu dis ça pour donner le change, mais je sais bien qu'au fond de toi, dans le silence, il y a plein de malheur.

LISA. Ce n'est pas en me parlant de mon malheur que ça ira mieux.

PIERRE-PAUL. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

LISA. Tu veux toujours que je te dise ce que tu dois me dire, comme si tu ne pouvais pas le trouver par toi-même.

PIERRE-PAUL. Il faut croire que non puisque je te le demande. Si je savais que dire, je le dirais. Mais tu es tellement mystérieuse, tellement différente de tout ce que je crois que tu es que finalement j'aime autant que ce soit toi qui donnes la couleur et le ton.

LISA. Après trente ans de vie commune, tu ne me connais toujours pas.

PIERRE-PAUL. C'est que tu es inconnaissable.

LISA. Ah oui, naturellement, tout est toujours ma faute. Tandis que toi, tu es un pur, un bon, un brave homme, dévoué, attentif, totalement ouvert aux autres.

PIERRE-PAUL. Oui oui, c'est un peu cela.

LISA. Mais tu es le pire égoïste que je connaisse.

PIERRE-PAUL. Est-ce que je ne t'ai pas donné ma vie ?

LISA. Voilà le concert des grands sentiments ! Tu m'as donné ta vie ! Merci bien, je m'en serais volontiers passé.

PIERRE-PAUL. J'ai toujours vécu pour toi, en fonction de toi...

LISA. Ça va, ça va... Je connais la musique. Bientôt tu vas pleurer sur ta générosité incomprise. Mais jamais il ne te viendrait à l'idée que moi aussi je t'ai donné ma vie.

PIERRE-PAUL. Je sais, je sais mon chou. Tu as même dû quitter ton petit emploi à cause de mes jambes. Je ne l'oublie pas et je pense qu'en effet c'est bien triste pour toi d'être tombée sur un vieux bêta comme moi, qui ne sait pas te rendre heureuse, et qui le voudrait tant... C'est vrai. Mais on ne se comprend pas, voilà. On ne s'est jamais compris. On a toujours passé l'un à côté de l'autre sans se rencontrer. Des fous! Nous avons été des fous! Une vie de fous! Gâchée!

LISA. La tienne n'est pas si mauvaise.

PIERRE-PAUL. C'est toi qui le dis, mais est-ce que tu sais seulement ce qu'est ma vie réelle? Par rapport à ma vie rêvée? Hein? J'ai rêvé ma vie, parce que la réalité, pffuit! pas pour moi.

LISA. Enfermé en toi-même, toujours davantage. Seul, seul, toujours seul...

PIERRE-PAUL. Eh oui, mon petit lapin, eh oui...

LISA. Ça te plaît, hein? Tu es content de vivre enfermé en toi-même? Dis-le une fois! Depuis le temps que tu te plains, dis-le que tu as choisi ce qui te convient le mieux, que c'est comme ça que tu es heureux, tout seul, coupé de tout le monde, et tu vas fiche en l'air tous les ponts que les autres tentent de jeter jusqu'à toi. Tu n'as plus d'amis, même pas un copain; tu dis que les autres t'embêtent. Ils ne sont pas assez bien pour toi, n'est-ce pas? Monsieur Pierre-Paul Wooden est un personnage trop considérable pour accepter de voir d'autres individus sur un pied d'égalité: ou bien ce sont de pauvres types inintéressants, ou bien des

gens trop haut placés, inatteignables et qui de plus ne savent pas reconnaître la grandeur, la vertu, la générosité, le génie de Pierre-Paul Wooden, géographe distingué, ex-petit violoniste qui aurait pu faire une carrière brillante si les autres ne s'étaient détournés de lui. Car tout vient des autres, toujours. Jamais Pierre-Paul Wooden n'acceptera de voir que peut-être sa vie pourrait dépendre de lui seul.

PIERRE-PAUL. Est-ce ma faute si je suis tombé malade ? Une attaque est imprévisible ! On ne va pas passer son temps à chercher une attaque pour le plaisir de se rendre intéressant.

LISA. Il y a deux ans de cela. Mais avant... Avant déjà tu te plaignais. Tu n'étais pas handicapé pourtant, tu courais, tu sautais...

PIERRE-PAUL. Je n'ai jamais beaucoup sauté.

LISA. Façon de parler.

PIERRE-PAUL. Ni même tellement couru. J'étais un homme pondéré. Je le suis encore d'ailleurs. Je ne suis pas une tête brûlée, moi, madame.

LISA. On peut courir et sauter sans être une tête brûlée. Cela aussi tu ne l'admet pas. C'est hors de portée de ton intelligence. Pour toi, tout ce qui bouge, crie, chante, braille, s'amuse est fou pour le moins, en tout cas détraqué. C'est anormal. Tout ce qui prend du plaisir à vivre est anormal. Et voilà ce que j'ai dû entendre pendant presque trente ans. Même nos filles en ont souffert.

PIERRE-PAUL. Pas elles, pas elles. Toi peut-être, c'est vrai, parce que tu as toujours été la seule à qui j'ai osé confier le fond de ma neurasthénie. Pour les autres, je l'ai cachée. Personne ne sait que je suis neurasthénique. Personne. Je suis un grand comédien, madame. Et il n'y a pas de bon vivant qui ne soit un comédien, car toute la vie n'est qu'une vaste comédie. Voilà.

LISA. Encore une absurdité indéracinable.

PIERRE-PAUL. Ne jouons-nous pas en ce moment ?

LISA. Toi peut-être, mais pas moi. Je me montre telle que je suis.

PIERRE-PAUL. On dit ça, mais c'est de l'hypocrisie, les doigts sur les yeux pour ne pas voir la vérité, parce que la vérité blesse et risque de rendre neurasthénique. Et il y a des risques que certaines personnes refusent de prendre... Par incapacité congénitale.

LISA. Tu m'agaces ! C'est fou ce que tu m'agaces !

PIERRE-PAUL. Nous aurions dû nous séparer depuis longtemps.

LISA. Eh oui... Mais maintenant, c'est trop tard. Il faut finir ce qu'on a commencé.

PIERRE-PAUL. Il faut finir...

Un temps.

PIERRE-PAUL. Tu attends que je sois fini, pour recommencer une autre histoire, sans mensonges, dans le soleil de la vérité.

LISA. Est-ce que je t'ai jamais abandonné ?

PIERRE-PAUL. Jamais. Pas vraiment abandonné en tout cas puisque tu es là. Mais moi aussi je suis là. Fidèle. Tu ne trouveras pas plus fidèle que moi.

LISA. Ta fidélité ! C'est un autre piège. Tu m'accables de ta fidélité, je crève sous le poids de ta fidélité. Mais tu aurais bien aimé être infidèle. Seulement tu n'osais pas. La trouille, mon cher, la trouille. C'est par peur que tu es resté fidèle. Alors ne viens pas te vanter de tes vertus immuables. La vertu liée à la peur est pire que le vice. Je t'aurais préféré infidèle et joyeux que morne et vertueux. J'aurais au moins pu respirer, et me réjouir aussi. Tu me jettes ta fidélité à la tête comme des seaux d'eau glacée. Et maintenant je suis réfrigérée.

PIERRE-PAUL. Et puis il y avait les filles. Il fallait donner l'exemple.

LISA. L'exemple d'une vie mal vécue. Ça les a dégoûtées de la vertu. Elles étouffaient, elles aussi. Elles ne pouvaient plus attendre de partir.

PIERRE-PAUL. J'ai tout fait pour elles, tout. J'ai travaillé comme un nègre pour les élever. J'ai supporté les sarcasmes de mes élèves pendant des années parce que j'avais besoin de toucher mon salaire à la fin du mois. Je voulais en faire des princesses, et que sont-elles devenues ? Elles se sont éloignées de nous, elles ont disparu... C'est méprisable.

LISA. Il faut que tu salisses tout ce que tu touches. J'en ai assez.

Elle se lève, va s'asseoir sur l'autre banc.

PIERRE-PAUL. Mais non... Comprends-moi.

LISA. J'ai passé ma vie à essayer de te comprendre.

PIERRE-PAUL. C'est un peu d'amertume qui me monte aux lèvres de temps en temps. Mais le plus souvent je me tais, je ravale. Je ne veux pas t'incommoder avec mes petits soucis.

LISA. Tes petits soucis ! Est-ce que tu entends les miens ? Ton amertume ! Et la mienne ? Elle ne compte pas ?

PIERRE-PAUL. Tu n'es pas infirme, toi.

LISA. Si au moins je l'étais ! Je pourrais aussi me faire plaindre. J'aimerais tellement que quelqu'un s'occupe de moi.

PIERRE-PAUL. Les filles auraient pu t'entourer, t'aider à passer le cap.

LISA. Quel cap ? Nous n'avons jamais cessé de passer le cap, depuis le premier jour. Elles ont fait ce qu'elles pouvaient.

PIERRE-PAUL. Moi aussi.

LISA. Peut-être. Mais tu as choisi de te marier, tu as choisi d'avoir des enfants, tu as choisi d'être professeur de géographie.

PIERRE-PAUL. Je n'ai rien choisi. Tout est venu au hasard des rencontres.

LISA. Et voilà ! Une nouvelle manière de fuir ses responsabilités ! Quand donc deviendras-tu adulte ?

PIERRE-PAUL. J'aimais bien Ninon, et peut-être encore plus Quinette. Je ne veux pas les accabler, c'est seulement que parfois je me sens un peu abandonné.

LISA. Tu ne t'es jamais occupé d'elles. Tu vivais enfermé entre tes livres, quand tu n'étais pas à l'école. Mais tu ne faisais rien pour elles. Chaque fois qu'elles te demandaient quelque chose, ça t'embêtait.

PIERRE-PAUL. C'est parce que j'étais fatigué. Mais il y a eu de beaux moments tout de même. On rigolait bien tous les quatre. C'était beau autrefois, quand j'avais mes jambes. On s'aimait.

LISA. Oui, quelquefois.

PIERRE-PAUL. Si la vie n'avait pas été supportable, on ne l'aurait pas supportée. C'est l'évidence même. Et encore après que les filles nous ont quittés, c'était beau. On se sentait libres tout à coup, on allait manger au restaurant, on écoutait de la musique en buvant des verres. Un petit paradis.

LISA. Oui, il y a eu de beaux moments.

PIERRE-PAUL. La croisière, tu te rappelles ? On hésitait à changer nos meubles, qui devenaient gris, ou à faire un voyage. On a encore les meubles.

LISA. Notre seul voyage ! On ne l'aura pas volé celui-là.

PIERRE-PAUL. J'avais préparé tout l'itinéraire pour te l'expliquer en cours de route. Tu te rappelles ?

LISA. Oh oui ! Tu as fait tout le voyage à regarder dans tes livres où nous étions et à vérifier que c'était bien exact. Le paysage, les gens, ça ne t'intéressait pas. Ce qui comptait, c'était que tes livres correspondent bien à la réalité. Et j'ai dû déguster des plateaux argileux, des collines granitiques, des terrasses alluviales, des falaises de basalte ; il y avait heureusement de temps à autre des hivers doux, des étés frais – dans tes livres – et des roches cristallines. En fait, on était seuls, chacun pour soi. Mais il y avait de beaux couchers de soleil, c'est vrai, et des gens heureux, qui me souriaient parfois quand ils me rencontraient. J'aimerais bien repartir... *Elle rêve.*

PIERRE-PAUL. Mais va, mon chou, va faire un tour.

LISA. Comment ?

PIERRE-PAUL. Il y a des voyages organisés. Tu rencontreras plein de gens charmants... On te mènera à gauche, à droite, on t'expliquera...

LISA. Ah non ! non ! Je ne veux pas qu'on me mène, je ne veux pas qu'on m'explique ! Si je voyageais, j'irais à l'aventure, au hasard des chemins de fer et des bateaux... Je m'en paierais de la liberté, ça oui !

PIERRE-PAUL. Tu parles comme une prisonnière.

LISA. C'est un peu ce que je suis, non ?

PIERRE-PAUL. Dans ta situation, il n'y a pas d'autre prison que celle que tu t'inventes.

LISA. Mais oui. Et qui s'occuperait de toi ?

PIERRE-PAUL. On trouverait bien une aide familiale.

LISA. Et avec quoi paierions-nous l'aide familiale et le voyage ?

PIERRE-PAUL. Je pourrais faire de petits travaux qui rapporteraient quelque chose.

LISA. Pourquoi ne les fais-tu pas puisque c'est si facile ?

PIERRE-PAUL. Ça n'allait pas. Manque de motivation peut-être. Mais si tu pars...

LISA. On pourrait croire que tu tiens à ce que je disparaisse.

PIERRE-PAUL. C'est pour toi que je dis ça. Pour moi, tu penses bien, je préfère t'avoir ici.

LISA. Eh bien tu peux garder ta générosité ! Elle me coûterait cher au retour.

PIERRE-PAUL. Mais non, je serais tout doux, je t'assure.

LISA. Oui oui, je te connais. Tu saurais bien glisser ton venin, mine de rien, jusqu'à ce que je doive te dire merci et encore merci et toujours merci, et que je me sente coupable de t'avoir laissé. Commence déjà par trouver ces fameux petits travaux que tu

pourrais faire, paraît-il, et nous reparlerons de voyage après.

PIERRE-PAUL. Si Ninon n'habitait pas à l'autre bout du monde, tu pourrais aller la voir. Son mari serait très content de te sentir par là. Vous faisiez de jolies parties de rigolade tous les deux.

LISA. On s'entendait bien, c'est tout.

PIERRE-PAUL. Je me suis même demandé si ce n'est pas à cause de votre intimité que Ninon a voulu aller vivre si loin.

LISA. Qu'est-ce que tu vas encore inventer ? C'est toi qui étais jaloux, oui, parce qu'il était gentil, prévenant et qu'il savait m'amuser. On en a déjà assez parlé.

PIERRE-PAUL. Jaloux d'un agronome !

LISA. Un agronome vaut un géographe.

PIERRE-PAUL. Je ne dis pas le contraire, la question n'est pas là. D'ailleurs je ne suis plus géographe, ni professeur. Je suis un infirme qui vit d'une petite retraite anticipée. Qui survit, devrais-je dire. Mais j'ai eu mes heures de gloire. J'enseignais dans une très bonne école ; j'avais des élèves d'un milieu intéressant et dont plusieurs sont sortis du lot – des têtes remarquables et remarquées. Léon Perrenoud, par exemple, est devenu conseiller d'État. Je n'étais pas si minable que tu le laisses entendre. J'avais le respect de tous, on se levait quand j'entrais en classe, je prodiguais un enseignement généralement très apprécié et qui ne manquait pas d'un certain chic. Ah, c'était le beau

temps! Et il a fallu cette attaque stupide... Et voilà...

LISA. Oui.

PIERRE-PAUL. On se retrouve seul. Enfin, toi, tu me restes. Tu es bonne, ma Lisa.

LISA. Je ne suis ni bonne ni mauvaise.

Il se lève, difficilement.

PIERRE-PAUL. J'aimerais pouvoir te donner un peu de bonheur.

LISA. Je ne suis pas malheureuse.

PIERRE-PAUL. Tu dis toujours ce que tu n'es pas et jamais ce que tu es.

LISA. Est-ce que je sais ce que je suis?

PIERRE-PAUL. Si je pouvais te retrouver un peu...

LISA. Tu ne m'as pas perdue que je sache.

PIERRE-PAUL. Oui, bien sûr, mais je veux dire, te retrouver... autrement...

LISA. Ça!...

PIERRE-PAUL. Tu comprends, n'être pas en quelque sorte une espèce d'étranger pour toi.

LISA. Tu n'es pas un étranger. Où vas-tu prendre cette idée ?

PIERRE-PAUL. J'aimerais... tu comprends... comme si c'était possible que je marche tout seul... te dire des mots qui ressembleraient... à de l'amour.

LISA. Ne sommes-nous pas de bons amis ?

PIERRE-PAUL. Des amis...

LISA. Depuis le temps !

Il se lance, seul, pour marcher jusque vers elle.

PIERRE-PAUL. On ne sera plus amoureux...

LISA. Attention, tu vas tomber !

PIERRE-PAUL, *s'efforçant de garder l'équilibre.* Tu vois...

LISA, *se précipitant pour lui prendre la main.* Piépau !

Elle l'amène près du banc.

PIERRE-PAUL. Tu vois... C'est moi qui ai jeté un pont aujourd'hui...

On entend, du fond jardin, un fragment de La Jeune Fille et la Mort de Schubert.

LISA. Écoute.

PIERRE-PAUL. Tu te rappelles ?

LISA. Notre quatuor. Nous l'écoutions si souvent après le départ des filles.

PIERRE-PAUL. Et voilà que d'autres l'écoutent, là-bas.
Un temps. « La Jeune Fille et la Mort. »

LISA. Pauvre Quinette!...

*Ils se dirigent du côté de la musique.
La lumière descend jusqu'au noir.*

DEUXIÈME MOMENT

Dix ans plus tôt.

L'appartement des Wooden. Un canapé, deux fauteuils (passablement usés), une table, un électrophone (fond jardin) où tourne l'enregistrement du quatuor de Schubert. Un bouquet de fleurs et une plante, par terre, dans un coin.

Lisa, en costume tailleur, est debout près de l'électrophone, c'est-à-dire à l'endroit précis où elle se trouvait tout à la fin du premier moment. Ses cheveux tombent doucement sur les épaules. Elle regarde tourner le disque.

Entre Pierre-Paul Wooden. Ses cheveux sont poivre et sel, il n'a pas de moustache. Il est vêtu d'un costume sombre et porte, sous le bras, une serviette de cuir râpé pleine de papiers et de livres.

PIERRE-PAUL. Qu'est-ce que c'est que cette musique ?

LISA. Tiens, tu me parles ? *Elle baisse le son.*

PIERRE-PAUL. Ben oui je te parle. Pourquoi cette question ?

LISA. Voilà trois jours que tu ne parles plus.

PIERRE-PAUL. Mais si je parle.

LISA. Ouais : bonjour – bonne nuit. Et encore !

PIERRE-PAUL. Hier je t'ai demandé si tu allais mieux.

LISA. Pour me faire croire que je suis malade! Tu aimerais peut-être t'apitoyer sur moi. Ça t'arrangerait.

PIERRE-PAUL. Si je ne parle pas, c'est que je n'ai rien à dire... D'ailleurs toi non plus tu ne parles pas.

LISA. Je réponds à tes questions.

PIERRE-PAUL. Ouais, tu dis : oui, non... Et pour le reste, adieu je t'ai vu.

LISA. Si tu me parles, je parle.

PIERRE-PAUL. Moi aussi, si tu me parles je parle.

LISA. Oh, tu m'énerves! Tu arrives avec ta tête de croquemort, sur la pointe des pieds... Tu gardes tes distances.

PIERRE-PAUL. Je viens comme je peux, avec ce que j'ai.

LISA. Tu ne viens même pas me dire bonjour.

PIERRE-PAUL. Je ne voulais pas t'embêter... Tu avais l'air d'écouter de la musique. Je ne voulais pas te déranger.

LISA. Je ne suis pas en sucre.

PIERRE-PAUL. Oui, évidemment.

LISA. Mais tu me prends vraiment pour une malade, une pauvre mourante, que le moindre souffle va faire s'écrouler.

PIERRE-PAUL. Non, je sais que tu es solide... Mais si je parle, tu m'aboies.

LISA. Mais oui, c'est ça, voilà. Je suis responsable. Tu me veux tout le bien du monde et moi je suis une femme horrible qui gâche tout, une mégère...

PIERRE-PAUL. Je n'ai jamais dit que tu es une mégère.

LISA. Tu n'oserais pas me le dire, tu as trop peur.

PIERRE-PAUL. Mais non, je n'ai pas peur. Si je ne le dis pas, c'est que je ne le pense pas.

LISA. Alors qu'est-ce que je suis ? Dis-le.

PIERRE-PAUL. Eh bien, tu es Lisa, et je sais bien que ce n'est pas drôle tous les jours de vivre avec moi – je ne suis pas gai, je manque de punch, je ne sais pas me bagarrer. Et toi tu attends de moi que je sois un homme bien vivant, qui t'entraîne dans la vie, qui te fasse voir de jolies choses, qui te donne des plaisirs...

LISA. Je n'ai pas besoin de toi pour vivre. Je peux très bien me débrouiller seule...

PIERRE-PAUL. Évidemment, maintenant que tu as un emploi...

LISA. À mi-temps.

PIERRE-PAUL. Il vaudrait mieux que je parte. Mais aller où ? Faire quoi ? Comment ?

LISA. Et voilà la pauvre victime dans sa grande lamentation. Fais ce que tu veux, je m'en fiche, mais fais quelque chose. Essaie au moins de prendre du plaisir dans la vie. Tu te laisses aller. Tu attends de moi que je m'occupe de tout, même de toi.

PIERRE-PAUL. C'est bien ce que je disais, tu vois.

LISA. Ce que tu peux être agaçant ! Tu ne viens même pas m'embrasser. Nous sommes là, tous les deux, à nous regarder comme par-dessus un précipice. Mais viens, quoi ! D'accord, je n'ai plus le charme de mes vingt ans.

PIERRE-PAUL. Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es de plus en plus charmante, les années te vont à merveille.

LISA. Prouve-le.

Pierre-Paul Wooden s'approche d'elle et l'embrasse pudiquement sur le front.

LISA, *dépitée*. Oui, tu brûles ! Quelle passion !

Elle arrête la musique.

PIERRE-PAUL. Je suis fatigué, Lisa. Je viens de passer six heures dans la cage des fauves.

LISA. Et c'est bien allé ?

PIERRE-PAUL. Comme d'habitude. La jeunesse est de plus en plus mal élevée. Un scandale, vraiment, un scandale.

LISA. C'est ce que tu dis tous les jours.

PIERRE-PAUL. Je regrette, mais c'est ainsi. Quand je compare l'attitude de ces voyous et celle de nos filles, je dois bien reconnaître qu'aujourd'hui la situation est pire que ces dernières années. Je ne peux même plus passer dans un couloir sans que j'entende crier : « Voilà Guidon ! » Ils ne sont peut-être pas méchants, mais je n'aime pas qu'on m'appelle Guidon, pour rien, tout simplement parce que j'ai le malheur de longer un couloir pour me rendre en classe. Voilà dix ans que ce surnom stupide me poursuit. Et pourtant, si nous avons fait du tandem autrefois, c'était pour notre plaisir, un plaisir sain, sportif, économique. Si j'avais su que cette histoire me collerait à la peau jusqu'à la fin de ma carrière...

LISA. Tu es loin de la fin, Piépau.

PIERRE-PAUL. Hélas !

LISA. De belles années t'attendent.

PIERRE-PAUL. Peut-être bien. N'empêche qu'on aurait mieux fait d'acheter une 2 CV d'occasion.

LISA. Ils t'auraient appelé Volant.

PIERRE-PAUL. On pourrait croire que tu te ligues avec eux contre moi.

LISA. Non, je dédramatise. On ne va pas se mettre à broyer du noir aujourd'hui.

PIERRE-PAUL. Tu as raison. D'autant plus qu'ayant regagné mon petit nid je suis enfin libre de vivre ma vie. *Il va embrasser Lisa.* Tu es un amour, Lisa. Un grand trésor. La femme de ma vie.

LISA. Ah mais dis-moi, tu te réchauffes. Eh bien, puisque tu deviens aimable, je vais t'offrir un verre de quelque chose. Assieds-toi là et attends-moi.

PIERRE-PAUL. Où dois-je m'asseoir ?

LISA. Où tu veux, fais comme chez toi. Je reviens dans un instant.

Lisa sort.

Pierre-Paul Wooden la regarde s'éloigner en souriant doucement, puis il va vers l'électrophone et prend l'enveloppe du disque qu'écoutait Lisa. Il en lit le texte.

Lisa revient avec un plateau sur lequel elle a placé deux coupes de cristal, une bouteille de champagne et des biscuits.

PIERRE-PAUL. C'est agaçant ces gens qui ne sont pas fichus d'imprimer leur texte en français. Il faut se casser la tête à traduire... *Il l'aperçoit qui dispose la table.* Qu'est-ce que tu fais ?

LISA. Je t'offre un verre.

PIERRE-PAUL. C'est du champagne ?

LISA. Oui, du vrai, pas du mousseux.

PIERRE-PAUL. Tu es folle !

LISA. C'est moi qui offre, avec l'argent du ménage.

PIERRE-PAUL. Et des biscuits.

LISA. Je te laisse le soin d'ouvrir la bouteille. Allez, viens, ne me regarde pas comme ça.

PIERRE-PAUL. J'allais de nouveau oublier: on est le 18... J'ai noté la date six fois aujourd'hui sur les fiches d'absences et je n'y ai pas pensé. Dix-neuf ans de mariage! Encore une fois autant et j'ai la retraite.

LISA. Et tu en feras quoi de ta retraite?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas. On va bien rire en tout cas. Ce sera la liberté, Lisa, la liberté avec tout ce que cela suppose d'improvisations... La magie des années. *Il s'assied et prend la bouteille.* Tu es formidable tout de même! Tu n'oublies aucun anniversaire, tu nous gâtes... Sans toi la maison ne serait rien. Tu as tout fait ici, tout. Grand merci, madame Wooden. Magnifique d'avoir une femme comme toi. Je suis heureux, tu sais. Est-ce que je fais sauter le bouchon ou bien faut-il le retenir?

LISA. Comme tu veux, Piépau...

PIERRE-PAUL. Alors je le retiens, c'est plus prudent. Et ça fait plus distingué, tu ne trouves pas? Comme au restaurant.

LISA. Tu as déjà bu du champagne au restaurant?

PIERRE-PAUL. Sûrement... sûrement... Je ne me rappelle pas, mais sûrement. Tu ne voudrais pas qu'à mon âge je n'aie encore jamais bu du champagne au restaurant.

LISA. Alors c'était sans moi.

PIERRE-PAUL. Ça m'étonnerait. Je ne vais jamais au restaurant sans toi.

LISA. Tu dis n'importe quoi ! Réfléchis un peu.

PIERRE-PAUL. Moi ? Je suis le plus fidèle des maris. Toujours à la maison, bien au chaud dans mon petit nid. Ou alors nous allons manger ensemble...

LISA. Rarement, et seulement depuis que les filles sont parties.

PIERRE-PAUL. Si le bouchon partait lui aussi... *Il s'acharne à faire sortir le bouchon. Attention, le moment est solennel, que personne ne rie. Il enlève le bouchon et remplit les coupes.* Voilà un peu de soleil offert par Madame Wooden sur l'argent du ménage. Vive le mariage ! *Il lui offre une coupe, se sert à son tour.* À nos amours !

LISA. À ton bonheur, Piépau !

PIERRE-PAUL. Au tien, Lisa ! Et à la maladie de l'inspecteur scolaire ! *Il croque un biscuit.* Dix-neuf ans ? Tu es sûre ?

LISA. Nous avons fait le calcul dimanche passé. Je me demandais si tu te rappelleras.

PIERRE-PAUL. Tu aurais dû me faire signe, ce matin.

LISA. J'étais pressée.

PIERRE-PAUL. Je t'aurais apporté des fleurs.

LISA. Tant pis !

Un temps.

PIERRE-PAUL. On pourrait aller au cinéma, ce soir.

LISA. Tu n'as pas de travail ?

PIERRE-PAUL. Je le ferai demain. Je ne vais pas me crever pour l'école. Qui m'en sera reconnaissant ? Je te le demande. Personne.

Un temps.

LISA. Eh bien voilà.

PIERRE-PAUL. Eh oui. *Un temps.* Tu serais d'accord d'aller au cinéma ?

LISA. Pour quoi faire ?

PIERRE-PAUL. Ben pour voir un film, pardi !

LISA. Ça ne vaut pas la peine.

PIERRE-PAUL. Comment, ça ne vaut pas la peine ? Mais c'est notre anniversaire de mariage ! On peut bien se payer une sortie. C'est moi qui offre.

LISA. Il n'y a rien de bien.

Un temps.

PIERRE-PAUL. Évidemment s'il n'y a rien de bien, ça ne vaut peut-être pas la peine. *Un temps.* Tu veux encore un verre ?

LISA. Tu vois bien que je n'ai pas fini.

PIERRE-PAUL. C'est vrai. Moi j'ai fini et alors... *Il se verse à boire.* Santé! C'est vraiment très bon. Tu as eu une idée magnifique. Je te reconnais bien là.

LISA. Il y en a qui ont des idées.

PIERRE-PAUL. Eh oui. Heureusement... Pour tout le monde.

Un temps.

LISA. On a reçu une plante.

PIERRE-PAUL. Ah bon, ça c'est gentil. Et justement parce qu'on est le 18 ou par hasard ?

LISA. Pourquoi par hasard ?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas. Il arrive parfois que des gens envoient des plantes à d'autres gens, comme ça, par hasard.

LISA. Tu crois ?

PIERRE-PAUL. J'en suis sûr. C'est très fréquent. Sinon il n'y aurait plus de fleuriste depuis longtemps. Il faut bien qu'on s'envoie des plantes si on veut faire vivre les fleuristes. Et qui donc a eu l'heureuse idée de nous fleurir ?

LISA. Mes parents.

PIERRE-PAUL. Bravo! On voit qu'ils ne te connaissent plus depuis longtemps.

LISA. Pourquoi?

PIERRE-PAUL. Parce que tu détestes les plantes. Ce que tu aimes, ce sont les fleurs fraîches en bouquet.

LISA. J'aime bien les plantes aussi.

PIERRE-PAUL. Non non. Tu dis ça maintenant pour relever la pénible opinion que je pourrais avoir de tes parents...

LISA. Je me fiche pas mal de ton opinion.

PIERRE-PAUL. Ne dites pas de bêtises, madame Wooden.

LISA. C'est vrai! Je ne vais tout de même pas tenir compte de ton opinion. Après dix-neuf ans de mariage!

PIERRE-PAUL. Mon opinion vaut la tienne.

LISA. Mais bien sûr, je ne dis pas le contraire. Chacun son opinion et tout ira bien.

PIERRE-PAUL. Non tout n'ira pas bien. La preuve que ça n'ira pas bien, c'est que ça ne va pas bien, à cause de mon opinion.

LISA. Mais je te dis que ça m'est égal.

PIERRE-PAUL. Oui oui... On dit ça. N'empêche que je sais très bien que tu n'aimes pas les plantes, et je trouve qu'il faut être bête pour t'offrir une plante puisque tu ne les aimes pas. Moi, par exemple, je ne t'en offre jamais.

LISA. C'est vrai.

PIERRE-PAUL. Je choisis des fleurs.

LISA. Quand tu en choisis.

PIERRE-PAUL. Pas tous les jours, évidemment. Il faut comprendre.

LISA. Oh je comprends, je m'habitue. Depuis le temps !

PIERRE-PAUL. Bon, aujourd'hui, je le reconnais, c'est tout à fait bête... J'aurais dû y penser. Et voilà que j'ai oublié... Et je me sens très gêné... Je ne sais pas trop comment te dire que, en fait, quand je pense que c'est notre anniversaire de mariage, tout au fond de moi, moralement, je t'offre des fleurs. Évidemment, ça ne se voit pas. Il faut me croire.

LISA. Je te crois.

PIERRE-PAUL. C'est tellement bête de passer à côté de la vie ! Je me donnerais des gifles. Tu ne peux pas savoir combien je m'en veux...

LISA. Laisse tomber, je t'en prie.

PIERRE-PAUL. Oui, il vaut mieux que je me taise. Je m'embrouille dans mes sentiments, je n'arrive pas à faire passer tout ce que j'éprouve...

LISA. J'ai tout de même reçu une plante.

PIERRE-PAUL. Je ne comprends pas qu'ils aient oublié que tu préfères les fleurs coupées. C'est de l'égoïsme. Mes parents, par exemple, n'auraient jamais fait ça.

LISA. Ils ne faisaient rien du tout, c'était encore plus simple.

PIERRE-PAUL. On ne va pas jeter la pierre à des morts.
Un temps. Tu ne bois rien ?

LISA. Si si, tout doucement. *Elle trempe ses lèvres dans sa coupe.* Tu sais que tu es incroyablement aveugle.

PIERRE-PAUL. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

LISA. Tu n'as pas remarqué les fleurs.

PIERRE-PAUL. Ah ce bouquet, là ? Il me semblait bien qu'il était nouveau. Je le voyais sans le voir. Et tu l'as reçu aussi aujourd'hui ? Ce sont des roses ?

LISA. Adressées à Madame et Monsieur Wooden, avec les messages amicaux de Robert.

PIERRE-PAUL. Sacré Robert ! Il n'en rate pas une ! Quelle fidélité !

LISA. On devrait l'inviter plus souvent.

PIERRE-PAUL. Il est toujours pris le soir, par son club.
Ah, les célibataires!

LISA. Moi je crois qu'il viendrait si on l'invitait. Autrefois il ne se passait pas une semaine sans qu'il fasse une apparition.

PIERRE-PAUL. Ça devenait même encombrant. Il tournicotait autour de toi...

LISA. C'est ce que tu disais. Tu vois du mal partout. Il suffit qu'un homme me parle gentiment pour que tu t'imagines des cochonneries.

PIERRE-PAUL. Il ne s'agit pas de cochonneries, comme tu dis si élégamment. Mais tout de même, je m'y connais en homme, et je sais voir où le bât blesse.

LISA. Tu as de ces expressions!

PIERRE-PAUL. Et toi avec tes cochonneries! C'est incroyable! Quand je pense que tu viens d'un milieu distingué...

LISA. Plus distingué que le tien, à ce qu'il paraît. C'est pourquoi tu m'as épousée. Et maintenant tu es refait, parce que la distinction, je m'en fiche.

PIERRE-PAUL. Lisa!

LISA. Et je m'en fiche justement parce que je ne veux pas être celle que tu croyais que j'étais.

PIERRE-PAUL. Comment avec des théories pareilles voulez-vous faire durer un mariage ? N'importe quel conseiller conjugal te dira que...

LISA. Ah ça suffit !

PIERRE-PAUL. Quoi, ça suffit ?

LISA. Oui, ça suffit.

PIERRE-PAUL. Mais... mais... où vivons-nous ? Dans quel milieu ? C'est tout de même incroyable ! Je suis chez moi ici, madame, et je me sens le droit légitime d'exprimer mes points de vue.

LISA. Le droit légitime ! Comme s'il existait un droit illégitime.

PIERRE-PAUL. Bon, bon, bon, je me tais.

LISA. Et voilà ! Monsieur se retranche derrière sa susceptibilité. *Un temps*. En tout cas, Robert n'est pas comme ça, lui. Quand on lui parle il répond. *Un temps*. Il affronte... *Un temps*. Et il envoie des fleurs au bon moment.

PIERRE-PAUL. Merde !

LISA. Chez toi, il n'y a que le langage qui soit fleuri.

PIERRE-PAUL. Si tu veux que je te réponde, je te répondrai, mais sur un ton idoine. Voilà dix-neuf ans que je me bats pour faire de notre couple une institution solide, une nef capable de surmonter les tempêtes... Au départ, ce n'était qu'un esquif, peu à peu c'est devenu...

LISA. Un tandem.

PIERRE-PAUL. Tais-toi, je parle. Qu'est-ce que je disais ?

LISA. Tu faisais un discours idoine. *Elle lève sa coupe.* À ta santé, Piépau.

PIERRE-PAUL. À ta santé !

LISA. Tu n'as encore rien compris au mariage. Tu veux que je ressemble à l'image que tu t'es faite de moi... Et si je n'y ressemble pas, tu te fâches. Mais moi, je veux rester moi-même. Et il faudra bien que tu finisses par t'y habituer.

PIERRE-PAUL. J'en sais plus long que toi sur le mariage ; enfin... en tout cas tout autant. Et je n'ai pas de leçon à recevoir.

LISA. Oh, je sais : les leçons, c'est toi qui les donnes, toute la journée.

PIERRE-PAUL. Et tu me reproches de ne pas parler.

LISA. Tu dis n'importe quoi, pour fuir toujours ta vérité.

PIERRE-PAUL. Ma vérité, ça ne veut rien dire. Pur bavardage. Qu'est-ce que la vérité ? Qui le sait ? Hein ? Il y a au fond d'un être un noyau, qui le constitue tout entier, qui est la vérité de cet être, mais personne, jamais, n'a eu accès au noyau. D'où – si j'ose me permettre cette plaisanterie dans un moment comme celui-ci – l'expression ridicule : cracher des noyaux. Tu peux cracher des noyaux tant que tu veux, le seul qui soit intéressant tu ne le cracheras jamais, pour la

bonne et simple raison que si tu le crachais tu mourrais illico, car ce noyau... est... ta... vie. *Il lève sa coupe.* Santé!

LISA. Eh bien, voilà un beau discours. Qui fait honneur à l'homme de science que tu es.

PIERRE-PAUL. Merci. Il arrive quelquefois que l'éloquence me prenne et je me sens renaître des ailes. Quant à Robert, tout sympathique qu'il soit, il n'en aurait jamais dit autant.

LISA. Il aurait dit autre chose. Il ne s'est jamais beaucoup passionné pour les noyaux. Mais il sait écouter les autres, les voir vivre, prendre part à leurs soucis ou leurs joies... C'est ce qu'on appelle un ami.

PIERRE-PAUL. Crois-tu qu'il aurait fait un bon mari?

LISA. Je n'en sais rien. Et ça ne m'intéresse pas de le savoir puisqu'il ne l'est pas.

PIERRE-PAUL. Moi j'en doute. Il est trop volage. Il aurait été un exemple déplorable pour ses enfants.

LISA. Ou peut-être leur aurait-il donné le goût de la vie, du plaisir... Ce n'est déjà pas si mal.

PIERRE-PAUL. Tu insinues que je n'ai pas su le faire?

LISA. Non. C'est toi qui interprètes ce que je dis. Tes filles ne se sont jamais plaintes, il me semble.

PIERRE-PAUL. Non, mais elles ont quitté la maison dès qu'elles l'ont pu.

LISA. C'était sans doute mieux pour elles.

PIERRE-PAUL. Elles nous ont abandonnés, il faut voir les choses comme elles sont.

LISA. Tant mieux! Elles commencent à se prendre en charge.

PIERRE-PAUL. Quinette ne nous donne plus de nouvelles. Il faut apprendre par des copains qu'elle fait la folle dans une troupe de danseurs.

LISA. Elle a toujours aimé la danse... C'est une nature passionnée. Elle adore l'aventure... J'aurais bien aimé vivre ce qu'elle vit.

PIERRE-PAUL. Grâce à Dieu, tu as choisi une voie plus solide.

LISA. L'ai-je vraiment choisie? J'ai eu tout à coup un enfant dans mon ventre, et voilà! mon sort était joué.

PIERRE-PAUL. Et Ninon nous est née.

LISA. Et tu es entré dans l'enseignement soi-disant pour assurer les arrières, et peu à peu les arrières sont devenus des devants, et te voilà enseignant jusqu'au cou, avec tous les tics que cela suppose.

PIERRE-PAUL. Quels tics?

LISA. Ninon nous a écrit un mot.

PIERRE-PAUL. Quoi? Et tu ne dis rien! Voilà une heure que je suis rentré et tu ne m'as encore rien dit! Qu'est-ce que tu attends? elle a écrit, ma grande fille. Montre-moi sa lettre.

LISA. Ce n'est qu'une carte. Mais elle a mis quelque chose avec.

PIERRE-PAUL. Tu en fais des mystères!

LISA. Tu ne me demandes rien. Ce disque que j'écoutais...

PIERRE-PAUL. C'est elle qui?... Ah la petite gredine! Et toi tu ne disais rien, tu restais là comme une grande bête, debout devant l'électrophone, à le regarder tourner. Et moi je pouvais attendre. Mais c'est du sadisme, madame, voilà ce que c'est. Montre-moi cette carte. *Il la lit.* Ma grande choute... C'est gentil, hein? Tu ne trouves pas que c'est gentil comme elle écrit? Mon Dieu, me voilà tout ému... Quel animal je fais.

LISA. Il y a encore un petit paquet.

PIERRE-PAUL. Où donc?

LISA. Devant toi, sur la table.

PIERRE-PAUL. Qu'est-ce que c'est?

LISA. Je ne sais pas. J'ai voulu te laisser le plaisir de le découvrir.

PIERRE-PAUL. Et c'est aussi Ninon?...

LISA. Il était avec le disque.

PIERRE-PAUL. On voit qu'elle a encore l'ennui de la maison. Trois mois qu'elle est partie. Elle a l'ennui, c'est sûr. Pauvre choute. Elle ne nous a pas oubliés. Quinette n'a pas fait signe ?

LISA. Non.

PIERRE-PAUL, *essayant de dénouer la ficelle*. Sacrée Ninon, elle sait bien faire les nœuds. *Il sort un canif de sa poche*. Heureusement que tu m'as donné ce canif. C'est fou ce qu'il peut me rendre service : vous êtes vraiment merveilleuses, toi avec ton canif, elle avec sa ficelle... Quinette n'a pas fait signe ?

LISA. Non, je te dis.

PIERRE-PAUL. Évidemment ! On est tout juste bon pour lui envoyer de l'argent.

LISA. On en envoie aussi à Ninon.

PIERRE-PAUL. Oui, mais elle est sérieuse. Elle travaille. *Il a déballé le paquet*. Un livre ! C'est bien ce qui me semblait. Tu croyais que c'était du chocolat, toi, hein ? *Il lit le titre du livre*. « Les 100 vertus de la bonne humeur. » Voilà un sujet qui est très actuel. *Il ouvre le livre et lit* : « La bonne humeur a une valeur thérapeutique, car elle est source d'énergie ; elle fortifie et tranquillise le système nerveux. » *Il referme le livre et le pose devant lui*. C'est bien vrai. À Lisa. Viens, que je t'embrasse. *Il va la prendre dans ses bras*. On dirait que tu n'aimes pas.

LISA. Tu as une façon de poser tes mains sur les endroits sensibles...

PIERRE-PAUL. Je trouve ça plutôt agréable.

LISA. Nous ne sommes pas assez amoureux pour se permettre ces familiarités.

PIERRE-PAUL. Évidemment, l'amour s'est un peu évaporé.

LISA. Transformé. Nous sommes de bons amis.

PIERRE-PAUL. Tu n'aimerais pas retomber amoureuse ?

LISA. Parfois oui, parfois non.

PIERRE-PAUL. Rarement oui ou rarement non ?

LISA. Je préfère l'amitié. Être amoureuse à mon âge, ce serait repasser par tous les chemins de croix. Mais il m'arrive, parfois, d'en avoir envie pour me sentir vivre plus intensément.

PIERRE-PAUL. Avec moi ?

LISA. Peut-on vivre intensément avec toi ?

PIERRE-PAUL. Tu me méprises un peu, avoue.

LISA. Si je te méprisais, je me ficherais pas mal de toi.

PIERRE-PAUL. Je ne suis plus tellement séduisant.

LISA. Tu as une belle tête, une belle voix, des yeux qui brûlent quelquefois... Mais tu te replies tellement sur toi !

PIERRE-PAUL. Je ne suis plus fait pour l'enseignement.

LISA. Et pour quoi es-tu fait ?

PIERRE-PAUL. J'ai toujours rêvé d'une vie exaltante, pleine d'imprévus... On prendrait des plaisirs, je rencontrerais des gens, je ferais de la recherche sur le terrain, je m'enfoncerais peut-être, avec toi, dans des forêts incertaines, nous partagerions l'existence des sauvages, je me battrais à leur côté pour sauver leur environnement. Une vie d'aventure, voilà. J'aurais peut-être même... plusieurs femmes.

LISA. Si tu me racontes tout cela pour m'avouer finalement que tu as envie de prendre une maîtresse...

PIERRE-PAUL. Mais non, mais non, il ne s'agit pas de ces médiocrités bourgeoises.

LISA. Si tu as envie d'avoir d'autres femmes, ne te gêne pas. Je n'aimerais pas être un frein pour toi et que tu me reproches après d'avoir raté ta vie à cause de moi.

PIERRE-PAUL. Il n'est pas question d'une vie ratée parce que je ne me paie pas d'aventures galantes. Tu déplaces le problème. C'est la vie, telle que je la vis, qui m'assomme. Voilà.

LISA. Mais si cette vie te déplaît, changes-en !

PIERRE-PAUL. Tu sais bien que je ne peux pas.

LISA. Pourquoi ?

PIERRE-PAUL. Mais... eh bien... j'ai des charges... des responsabilités... Les filles ne sont pas encore tout à fait hors de la coquille, et toi...

LISA. S'il te plaît, je suis assez grande pour me débrouiller seule... J'ai du travail, à mi-temps c'est vrai, mais s'il le fallait je pourrais m'engager pour la journée entière.

PIERRE-PAUL. Et puis qu'est-ce que je ferais ? Tu me vois quitter l'enseignement ? Je me trouve sur le trottoir, les bras croisés...

LISA. Essaie de joindre une équipe scientifique, je ne sais pas moi...

PIERRE-PAUL. Je suis trop vieux pour ça. On engage des hommes qui ont moins de quarante ans. L'avenir est à la jeunesse, nous autres nous sommes déjà des décadents.

LISA. Chacun sait qu'à quarante ans l'homme est en pleine possession de ses moyens, à l'apogée de sa force.

PIERRE-PAUL, *fâché*. Pas pour les expéditions scientifiques, madame. Vous n'allez tout de même pas m'apprendre qui on engage dans les expéditions scientifiques... C'est le monde à l'envers tout à coup. Est-ce que je me mêle de savoir comment on repasse une robe de satin ? Ou la quantité de sucre qui entre dans la composition d'une tourte au citron ? Non,

alors ! Tout de même, c'est incroyable ! Tu veux régler ma vie, me faire sortir de l'école pour m'envoyer dans des expéditions scientifiques où je serai refusé. C'est une manière de m'humilier, voilà ! Il y a des jours où je me demande ce que nous faisons ensemble. Et qui domine ici ?

LISA. Personne. Du moins je le voudrais. Ni toi ni moi. Mais nous n'arrivons jamais à trouver l'équilibre : ou bien c'est toi qui dois être fort et moi faible, ou bien c'est toi qui es faible et moi forte. Cela m'épuise à la longue.

PIERRE-PAUL. Je fais ce que je peux, moi aussi.

LISA. Oui, je suis payée pour le savoir, et encore : mal payée.

PIERRE-PAUL, *s'efforçant de reprendre son calme*. Nous nous égarons...

LISA. C'est toi qui t'emportes. Pour un rien.

PIERRE-PAUL. Un rien ! Ma vie !

LISA. Il ne s'agit pas plus de ta vie que de la mienne.

PIERRE-PAUL. C'est vrai, tu as raison... Je ne sais pas ce qui se passe mais si souvent je me mets à tempêter au hasard des conversations.

LISA. Quand nous avons des conversations. La plupart du temps, tu corriges des copies ou tu restes immobile devant la télévision.

PIERRE-PAUL. Toi aussi.

LISA. Que veux-tu que je fasse d'autre? Tu ne me proposes jamais rien.

PIERRE-PAUL. Pardon, tout à l'heure je t'ai invitée au cinéma.

LISA. Même pas. Tu as dit: « Est-ce que tu as envie d'aller au cinéma? » Tu ne décides rien.

PIERRE-PAUL. Je n'ai pas dit « est-ce que tu as envie d'aller au cinéma », mais: « On pourrait aller au cinéma. »

LISA. Ça revient au même. Tu attends que je décide.

PIERRE-PAUL. Mais si je te dis « on pourrait aller au cinéma », ça veut dire que je te propose d'aller au cinéma.

LISA. Oui oui, toujours très gentil, toujours à ma disposition... Mais toi! toi! De quoi as-tu envie?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas, moi. J'ai envie de te faire plaisir.

LISA. Comme je serais heureuse si une fois tu disais: Lisa, je t'emmène au cinéma. Et qu'il n'y ait pas à discuter, c'est ainsi, tu m'emmènes au cinéma. Et moi je n'ai plus qu'à te suivre. Quel repos!

PIERRE-PAUL. Bon, eh bien je te le dis: Lisa, ce soir je t'emmène au cinéma.

LISA. Il a fallu que je te le souffle.

PIERRE-PAUL. Alors on y va ou on n'y va pas ?

LISA. Comme tu voudras, ça m'est égal. Tu m'en reparleras ce soir, il faut que j'aïlle faire des courses.

PIERRE-PAUL. Quoi ? On ne va pas finir le champagne ?

LISA. Si tu veux manger tout à l'heure...

PIERRE-PAUL. Tu aurais pu faire tes courses en sortant du bureau.

LISA. C'est ce que j'ai fait. Tu crois que le champagne est venu tout seul sur la table ?

PIERRE-PAUL. Et tu n'as pas pensé au repas ?

LISA. Si, bien sûr. Mais je me disais que, certainement, tu m'inviterais au restaurant. Je me suis trompée, alors il faut que je retourne à l'épicerie.

PIERRE-PAUL. Que je suis bête ! Ça ne m'est pas venu à l'esprit. Pourtant, un jour comme celui-ci, on ne va pas rester à la maison.

LISA. Remarque que tu as parlé du cinéma. C'est toujours ça.

PIERRE-PAUL. Oui... J'ai l'air malin. Il ne fait pas de doute qu'un jour comme celui-ci nous devons aller manger dehors. Donc nous irons au restaurant. Et par conséquent, nous viderons ensemble cette bouteille de champagne en guise d'apéritif. *Il remplit les coupes.*

À ta santé! Tu vois, c'est simple, le ciel s'éclaircit. Comme le dit si bien le livre de Ninon: «La bonne humeur est une thérapeutique.» Si vous n'allez pas bien, soyez de bonne humeur et tout ira bien. *Il vide sa coupe.*

LISA. Tu ne trouves pas que c'est un peu simpliste?

PIERRE-PAUL. C'est possible mais je ne veux pas le savoir. Il est bien évident tout de même que non seulement la bonne humeur améliore la santé, mais aussi qu'elle rend la physionomie plus attrayante, plus... magnétique. Regarde-moi. Toi, tu n'es pas encore tout à fait de bonne humeur.

LISA. Je ne t'électrise pas?

PIERRE-PAUL. Si, si, ce n'est pas ce que je veux dire. D'ailleurs il dépend de moi que tu te mettes à sourire. Souris, allez souris!

LISA, *sans sourire.* Tu es bête.

PIERRE-PAUL. Non, madame, non. Le seul fait de me fixer un programme nouveau, celui de plaire, et déjà j'éprouve quelques étincelles revigorantes. *Il remplit sa coupe.* Il faut dire que le champagne y est peut-être pour quelque chose. À nos amours, trésor!

LISA. À toi, Piépau!

PIERRE-PAUL. Quand j'étais étudiant – il y a vingt ans, un peu plus peut-être – je m'étais égaré dans une surprise-partie. Chez une vieille comtesse monténégrine, je crois, mais qui était apparentée à des Grecs.

Bref, elle avait en tout cas une propriété dans la mer Égée. Elle s'appelait quelque chose comme Galatée.

LISA. Galatée. Je l'aimais bien.

PIERRE-PAUL. Une toute vieille! Avec plein de jeunesse autour débordante de plaisirs. Et au milieu de cet amas incohérent de branle-cœurs, une toute jeune fille de dix-neuf ans...

LISA. Même pas...

PIERRE-PAUL. Ah celle-là, j'ai senti tout de suite qu'elle m'électrisait. J'étais devant elle comme paralysé. Et je me disais: «Paralysé, ne sois pas la risée... paralysé-paralysé...» Et je m'embrouillais dans les syllabes. Mais elle ne me voyait pas parce qu'il y avait des tas de jeunes prétentieux qui faisaient des ronds de jambe et d'autres choses autour d'elle. Et elle riait comme une bécasse. Mais vraiment c'était une lumière, un soleil. J'en avais plein les yeux, je ne pouvais plus regarder ailleurs.

LISA. Et alors tu t'es approché. Tu étais avec Robert.

PIERRE-PAUL. Oui, il y avait Robert, mais je l'avais oublié.

LISA. Il te poussait un peu.

PIERRE-PAUL. Pas du tout.

LISA. En tout cas, il riait beaucoup et te tapait dans le dos.

PIERRE-PAUL. Comment le sais-tu puisque tu ne me voyais pas ?

LISA. Il faut croire que tout au coin de mon œil, il y avait une petite place pour toi.

PIERRE-PAUL. Je faisais tout pour ça. J'avais rabaissé le caquet d'un ou deux blancs-becs qui se prenaient pour Jupiter...

LISA. Jupiter chez Galatée...

PIERRE-PAUL. Galatée était seule, un peu en retrait, crevée de rire, ce qui la ridait encore plus... Elle faisait apporter du champagne et encore du champagne. J'en avais déjà bu pas mal, et comme j'étais à jeun...

LISA. Tiens, tu ne m'as jamais dit ça.

PIERRE-PAUL. Eh oui j'étais à jeun. À cette époque, je mangeais peu. Bref, je me mis à faire le corbillard, tu te rappelles ? J'étais d'abord le cheval, noir et somptueux, et je disais : « Je ne suis qu'un petit cheval mais j'ai la mort aux fesses »... Et puis venait la famille éplorée, et je jouais le père et je jouais la mère et tous les petits cousins... Et puis j'ai crié : « Voici ma vie, elle est passée, pfuit ! Et maintenant, mademoiselle et messieurs, un homme nouveau paraît, moi. » Et un imbécile qui me faisait face, parce qu'il était à ton côté, a répondu : « Qu'on le découpe, et qu'on en fasse des amuse-gueule ! » Ça m'est toujours resté sur l'estomac.

LISA. Tu étais ridicule, mon pauvre Piépau, et j'étais gênée pour toi. Mais finalement, tu t'en es pas mal tiré.

PIERRE-PAUL. Parce que la vieille Galatée a mis de la musique. Et voilà que j'ai été pris par la danse et je dansais bien, tout seul, au milieu des autres...

LISA. Tu t'oubliais, tu devenais... très beau.

PIERRE-PAUL. J'ai toujours eu le goût de la danse dans les jambes. Mais je dansais rarement, et il fallait que j'improvise.

LISA. Et puis tu t'es mis à entraîner les autres.

PIERRE-PAUL. Comme des marquis. Et ensemble, nous dansions pour toi. Et puis tu m'as offert ton foulard...

LISA. Tu es sorti du groupe...

PIERRE-PAUL. Et j'ai dansé pour toi seule jusqu'à ce que tu ne résistes plus et que tu viennes avec moi.

LISA. Et plus tard, le premier disque que nous avons acheté, c'est celui-là : des danses grecques. Et nous l'écoutions presque tous les jours. Et puis il est tombé dans l'oubli.

PIERRE-PAUL. Est-ce que nous l'avons encore ?

LISA. Je crois. Je vais voir.

Elle va fouiller dans une pile de disques.

PIERRE-PAUL. Tu sais à quoi je pense ? Nous devrions, une fois, nous payer une croisière.

LISA. Avec quel argent ?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas. Mais une croisière, tu te rends compte ? Ce serait magnifique. Pour nos vingt ans de mariage, par exemple.

LISA. Oui, ce serait beau.

PIERRE-PAUL. On pourrait peut-être prendre l'argent qu'on a mis de côté pour les meubles.

LISA. Et continuer de vivre dans cette grisaille ? Tout se dégingue...

PIERRE-PAUL. Ils peuvent encore attendre un peu. Tandis que la croisière, ce serait merveilleux, comme un nouvel amour. Une cure de jeunesse.

LISA, *montrant un disque*. Tiens, je l'ai trouvé.

PIERRE-PAUL. On l'écoute ?

LISA. Pourquoi pas. *Elle met le disque sur l'électrophone.*

PIERRE-PAUL. Est-ce que tu veux danser ?

LISA. Ce n'est plus de notre âge.

PIERRE-PAUL, *en battant la cadence*. Merde, ce que c'est chouette tout de même ! Si j'avais un foulard, je te jure que je danserais.

LISA. Il y a des années qu'on ne l'avait plus écouté.

PIERRE-PAUL. On est bête d'oublier la vie!

*La lumière descend jusqu'au noir tandis que Lisa reste debout
devant l'électrophone et que Pierre-Paul Wooden bat la mesure.
La musique devient de plus en plus forte.*

TROISIÈME MOMENT

Dix ans plus tôt.

L'appartement des Wooden. Mêmes meubles (même disposition peut-être).

Pierre-Paul Wooden a des cheveux châtain, assez abondants. Il porte un pantalon noir et un pull léger d'été, une chaînette autour du cou.

Il esquisse des pas de danse, ou plutôt se balance, faisant claquer ses doigts, sur le rythme de la musique grecque, toujours forte quand la lumière revient. Peu après, entre Lisa, en petite robe presque indécente, pieds nus.

LISA. Fais doucement.

PIERRE-PAUL. Les voisins, je m'en fous.

LISA. Les filles ne peuvent pas dormir.

PIERRE-PAUL. La musique les berce. On n'entre pas mieux dans le sommeil. Et qu'elles soient folles un peu, dignes de leur père.

Lisa est allée baisser le son de l'électrophone.

LISA. Doucement, je te dis.

PIERRE-PAUL, *d'une voix tout à coup confidentielle*. Ma princesse, tu arrives du pays du sommeil et tu veux que

tout dorme, mais tu es chaude comme une journée d'été. Il faudra que je te célèbre. Je te ferai reine, ce soir. La reine Pompadour.

LISA. Attends un peu que les enfants dorment. Après, à nous le plaisir.

PIERRE-PAUL. Viens déjà que je te décore. Toute cérémonie mérite une préparation. *Il s'approche d'elle pour nouer le foulard quelque part autour d'elle.* Je pourrais célébrer ta nuque. Elle est douce et frileuse. Mes mains sur la rondeur des épaules, c'est une grâce aussi. *Il la caresse.* Tu réveilles en moi des sauvageries. J'en ai le ventre brûlant. *Il lui caresse le ventre.* Toi aussi. *Il s'éloigne un peu pour la regarder.* Que tu es belle, mon amour. Je pourrais fêter tes jambes. *Il s'agenouille pour nouer le foulard à la cheville de Lisa.* Non, tu ressembles à un oiseau blessé. Non. C'est une autre ardeur qu'il te faut. *Il se relève et la saisit par la taille au moyen du foulard.* Te voici prisonnière. Je ne connais pas de plus bel amour que celui qui emprisonne.

LISA. Alors ce n'est pas de l'amour. L'amour libère au contraire.

PIERRE-PAUL. Pas le mien. Il est exclusif, total... je l'appellerai fascination. Ainsi mon règne s'épanouit. Tu ne m'échapperas plus. Dis-le.

LISA. Je ne t'échapperai plus.

PIERRE-PAUL. Et nous deviendrons riches, et je t'installerai dans mes propriétés comme une égérie.

LISA. Oui.

PIERRE-PAUL. Et nous dormirons quelquefois sous la lune, dans les parfums de l'herbe, près de notre pièce d'eau. Et nous mourrons d'amour.

LISA. Pas trop vite.

PIERRE-PAUL. Non, la vie sera longue et superbe. Encore quarante ans d'amour, au moins.

On entend les filles qui appellent.

LISA. Oh zut ! zut ! C'est la chaleur...

PIERRE-PAUL. Elles ne peuvent pas nous laisser tranquilles ? Elles ont déjà eu toute la journée...

LISA. Il faudrait qu'elles se calment un peu.

Les filles appellent.

PIERRE-PAUL. Tout notre beau voyage s'écroule.

LISA. On se retrouvera plus tard.

PIERRE-PAUL. Plus tard, plus tard. C'est maintenant que je veux t'aimer.

LISA. Attends un peu, mon chéri.

PIERRE-PAUL. On pourrait croire qu'elles font exprès.

Les filles appellent.

LISA. Tu pourrais peut-être rester vers elles un moment.
Autrefois elles adoraient que tu les berces.

PIERRE-PAUL. Ce n'est plus des bébés. Je ne vais pas
bercer des grandes filles.

LISA. Elles sont encore bien petites.

PIERRE-PAUL. De toute manière, le charme est rompu
maintenant. Pour une fois que je me sentais des ailes.
Il faut dire que tu fais tout pour ça. Tu es très exci-
tante ce soir.

LISA. Pourquoi ce soir ?

PIERRE-PAUL. Cette robe, et je ne sais quoi qui se
dégage de toi...

LISA. Est-ce que ce n'est pas parce que Robert était là
tout à l'heure ?

PIERRE-PAUL. Mais non.

LISA. J'ai remarqué que chaque fois qu'un homme me
désire, il te pousse des ailes.

PIERRE-PAUL. Pure fantaisie.

LISA. Tu es peut-être un peu jaloux.

PIERRE-PAUL. Moi, jaloux ? Jamais.

LISA. Quand Robert m'a embrassée, en arrivant, il a posé
ses mains sur mon dos pour savoir si j'étais nue sous
ma robe.

PIERRE-PAUL. Tu le crois.

LISA. J'en suis sûre. Il a eu une manière de me tâter, mine de rien...

Les filles appellent.

PIERRE-PAUL. Bon, j'y vais. Nous n'aurons pas la paix tant que je ne serai pas intervenu. *Il crie d'un ton qu'il veut joyeux:* Voilà mes loupottes, j'arrive!

Il sort.

Lisa arrête l'électrophone. Elle écoute du côté de la chambre des filles. On entend des rires puis Pierre-Paul Wooden qui chante une comptine.

COMPTINE

On ne saurait lui dire,
À ma petite amie,
Ce que veulent tout le temps
Les enfants de ce temps :
Un pouce dans la bouche,
Une bouche sur des dents,
Des dents dans une tête,
Une têt' sur les épaules.

On ne saurait lui dire,
À ma petite amie,
Ce que pensent tout le temps
Les enfants de ce temps :
Des idées farfelues,
Relues et récitées,

Citées tous les matins
Par des parents lapins.

On ne saurait chanter,
À ma petite amie,
Ce que chantent tout le temps
Les enfants de ce temps :
Des airs mélodieux,
Des airs harmonieux,
Des airs du désert,
Des zéros gros et beaux.

On ne saurait se taire,
Ô ma petite amie,
Quand on est le grand-père
De petits lapins verts ;
On chante des couplets
À qui veut les entendre,
Des airs un peu drôlets
Et des mélodies tendres.

Ainsi passe le temps
Des enfants de ce temps :
Un pouce dans la bouche,
Une bouche sur des dents
Et des mélodies tendres
Qui collent sur la langue,
Des airs mélodieux
Des zéros gros et beaux.

Un instant de silence. Il revient sur la pointe des pieds. Il parle encore à voix basse.

PIERRE-PAUL. Et voilà ! Tu as vu ça ? Quel charme chez ce père !

LISA. Tu as fermé la porte ?

PIERRE-PAUL. Les gros bébés sont dans un nid bien clos.
Il faudrait tout de même qu'elles grandissent.

LISA. Ça les tranquillise de se sentir toutes petites près de toi.

PIERRE-PAUL. En tout cas moi je les calme. Ce n'est pas comme Robert. Quand il a voulu les endormir, l'autre soir, il a semé une belle pagaille.

LISA. Il est tellement drôle.

PIERRE-PAUL. Moi aussi je peux être drôle de temps en temps.

LISA. Bien sûr. Mais Robert, elles le voient moins souvent.

PIERRE-PAUL. Heureusement qu'il est parti, ce soir. On en aurait eu pour des heures à réparer les dégâts. C'est comme avec tes parents.

LISA. Quoi, mes parents ?

PIERRE-PAUL. Ils tirent tout en bas et on est bon pour remettre de l'ordre. Mes parents sont plus discrets.

LISA. Ils le sont tellement qu'on pourrait croire qu'ils n'aiment pas les enfants.

PIERRE-PAUL. Quand il est seul, mon père se laisse un peu aller. Mais dès que ma mère paraît, il devient muet.

LISA. Peut-être qu'il en a peur.

PIERRE-PAUL. Pourtant à l'usine c'est un contremaître féroce, à ce qu'il paraît. Il est toujours inquiet pour ma mère, comme si elle allait mourir dans l'heure. Bref, oublions, oublions ! Viens dans mes bras.

Ils s'installent sur le canapé.

LISA. Tu ne travailles pas ce soir ?

PIERRE-PAUL. Je devrais corriger des copies, mais tu es si jolie. L'école attendra. Pour la reconnaissance qu'on en a... *Il s'étire voluptueusement.* Comme on est bien dans la moiteur de l'été. Il faudrait vivre à la campagne.

LISA. C'est bientôt les vacances.

PIERRE-PAUL. Si on trouvait une petite maison perdue dans la forêt... Ça sentirait bon, tu prendrais le soleil dans la clairière...

LISA. Et toi tu serais perdu dans tes bouquins.

PIERRE-PAUL. Non, pas un livre. Peut-être juste un policier.

LISA. Tu n'en lis jamais.

PIERRE-PAUL. Justement, ce serait les vacances, la vie à l'envers.

LISA. On ne ferait rien, on écouterait le bruit des herbes... Les filles courraient après les papillons... On n'aurait pas à s'inquiéter.

PIERRE-PAUL. On mangerait juste ce qu'il faut, le soir.
Et on boirait beaucoup de vin.

LISA. Et quand la nuit viendrait, on serait un peu ivres et
je me coulerais dans tes bras...

PIERRE-PAUL. On entendrait une vieille chouette... Il
ferait nuit noire... Tu aurais un peu peur et je te
protégerais.

LISA. Et on s'endormirait doucement, dans l'herbe, un
peu ivres de vin et de caresses... Jusqu'au matin. *Elle
ferme les yeux, le temps passe.* À quoi penses-tu ?

PIERRE-PAUL. À l'école. Cet après-midi je me suis fait
attrapé par un imbécile de père parce qu'il paraît
qu'un jour j'ai comparé Calvin et Adolf Hitler. Le
directeur n'était pas tellement content non plus.
Résultat : à la rentrée, on me retire le cours d'histoire,
ce qui me ravit. Voilà ce que c'est que de vouloir me
faire enseigner une discipline qui n'est pas la
mienne ! Je ne suis pas historien, moi, je suis
géographe.

LISA. Tu as déjà eu des histoires quand tu parlais de
l'Afrique du Sud. Tu parles trop Piépau. Il serait
temps que tu donnes des leçons muettes.

PIERRE-PAUL. Si je savais faire autre chose que l'ensei-
gnement !

LISA. Tu aurais pu travailler à la météo de l'aérodrome.

PIERRE-PAUL. Pour être encore plus mal payé.

LISA. Il vaut peut-être mieux gagner moins et se sentir plus heureux.

PIERRE-PAUL. Pour ce qu'on gagne! On arrive juste à tourner. Tiens, les vacances! Si on veut aller à la mer, il faudra bien camper, avec les filles. Et moi j'ai horreur des campings. Mais on ne va pas passer l'été dans cette rue surchauffée.

LISA. Ah non, je t'en prie, partons.

PIERRE-PAUL. Bien sûr, on partira, c'est promis. Il faudrait s'acheter une auto.

LISA. Depuis le temps qu'on en parle!

PIERRE-PAUL. On n'a même pas de permis.

LISA. On le passera.

PIERRE-PAUL. Ça coûte cher, ça prend du temps.

LISA. J'aurais le temps.

PIERRE-PAUL. Moi aussi, si je voulais. Mais en ai-je vraiment envie? Le tandem m'a dégoûté de ces extravagances.

LISA. Aujourd'hui tout le monde a un permis. Sauf nous. Ça n'a rien d'extraordinaire. Tandis que le tandem, oui. Il n'y avait que nous à avoir un tandem, dans toute la ville.

PIERRE-PAUL. Nous en avons croisé un autre, une fois.
Et tout récemment, à la télévision, j'en ai vu un à
trois places. Mais c'était en Angleterre.

LISA. Ils ont toujours été un peu fous ceux-là.

PIERRE-PAUL. Parce que, pour toi, se déplacer à
tandem...

LISA. En.

PIERRE-PAUL. Hein ?

LISA. En tandem.

PIERRE-PAUL. Non, à. Tu ne vas pas en vélo mais à vélo.
Parce que si tu allais en vélo, ça voudrait dire que tu
es à l'intérieur du vélo. Ce qui me paraît un peu
compliqué. Et il en va de même pour le tandem. Il
est évidemment impossible de rouler à l'intérieur
d'un tandem. Donc on doit dire aller à tandem. Tu ne
vas pas en cheval !

LISA. Ce que tu peux être pointilleux.

PIERRE-PAUL. Pas pointilleux, précis. Quand on est un
scientifique, on a le goût de la précision.

LISA. On dit en ballon, et pourtant on n'est pas à l'inté-
rieur du ballon. Heureusement d'ailleurs.

PIERRE-PAUL. Le ballon, c'est passé de mode.

LISA. Comme les tandems.

PIERRE-PAUL. C'est d'ailleurs ce qui a fait notre originalité.

LISA. Et ce qui t'a valu le joli surnom de Guidon. Rappelle-toi les rires de tes élèves quand ils nous voyaient passer en ville.

PIERRE-PAUL. C'est cette petite canaille de Léon Perrenoud qui, le premier, m'a crié Guidon. Un petit voyou, le plus bête de sa classe, un garçon sans avenir.

LISA. N'empêche que c'était pas mal venu.

PIERRE-PAUL. Tu trouves ça drôle, toi ?

LISA. Assez, oui.

PIERRE-PAUL. Je t'avise que si un jour tu m'appelles Guidon, tu le sentiras passer.

LISA. Où ?

PIERRE-PAUL. Quoi, où ?

LISA. Je le sentirai passer où ?

PIERRE-PAUL. Ce que tu peux être bête ! De toute manière ça n'a plus de sens puisque le tandem est enfermé à la cave depuis bientôt deux ans. Parfois j'ai envie de le ressortir.

LISA. Par provocation ?

PIERRE-PAUL. Pourquoi pas ?

LISA. Jamais plus je ne monterai sur cet engin.

PIERRE-PAUL. On a tout de même fait de jolies balades.

LISA. Oh oui ! J'avais le nez collé à tes épaules... Et tu t'acharnais à choisir les pentes les plus raides.

PIERRE-PAUL. C'était un moyen d'évasion très agréable. On respirait du bon air, on se donnait de l'exercice. Et puis de temps en temps, on s'arrêtait à une auberge...

LISA. Et tout le monde se fichait de nous. On me criait : « Alors mémé, tu suis ton vieux ! » Merci bien, je préfère l'autobus.

PIERRE-PAUL. Si on se met à écouter les gens, évidemment on ne fait plus rien. Il faut savoir ce qu'on se veut dans la vie.

LISA. Je sais ce que je veux.

PIERRE-PAUL. Ah oui ? Quoi ?

LISA. Du bon temps, de l'amour, du plaisir...

PIERRE-PAUL. Chérie, je te reconnais bien là. *Il l'embrasse.*

LISA, *s'étirant*. Si on se laissait aller...

PIERRE-PAUL. On irait où ?

LISA. Dans un pays tout doux, tout chaud, comme tes mains.

PIERRE-PAUL, *rêvassant*. Oui. *Un temps*. Si on achetait une remorque ? Ce serait pratique pour le camping. On mettrait tout le matériel dedans... Parce que les transports en train, il y en a marre.

LISA. Et que ferait-on des filles ?

PIERRE-PAUL. Évidemment... Il faudrait deux remorques.

LISA. Il n'y a que la voiture. On peut l'acheter à crédit.

PIERRE-PAUL. Sans permis de conduire, ça nous fait une belle jambe.

LISA. Eh bien j'apprendrai ! Ma mère est d'accord de m'emmener quelquefois avec elle.

PIERRE-PAUL. Ah non, pas ta mère ! Elle conduit comme une grenouille. La dernière fois qu'elle m'a emmené à l'école, parce que j'étais en retard, j'ai bien cru que je n'y arriverais jamais.

LISA. Mais tu y es arrivé.

PIERRE-PAUL. Oui, mais dans quel état ! Quand on a brûlé un feu rouge, elle m'a dit : « C'est amusant Pierre-Paul, vous ne trouvez pas ? Il n'y a qu'une femme pour avoir ces audaces. » – « Mais bien sûr, belle-maman, bien sûr, pour ce qui est des couleurs, les femmes en ont toujours fait à leur tête... » – « Vous perdez la vôtre, Pierre-Paul... » C'est vrai que je devais être un peu pâle. Ça l'amusait de me voir crispé à côté d'elle. Elle aurait des goûts assassins que ça ne me surprendrait pas.

LISA. Tu n'aimes pas les risques.

PIERRE-PAUL. Les risques, oui, mais calculés. Je n'aime pas jouer à rendre ma femme veuve et mes filles orphelines.

LISA. Ne t'inquiète pas, je mourrai avant toi.

PIERRE-PAUL. Dans l'auto de ta mère.

LISA. Tu deviendras un solide vieillard. Un bon vieux grand-père tout gentil. Et tu raconteras à tes petits-enfants des histoires de tandem pour les faire rigoler.

PIERRE-PAUL. Je serai rigolo, pour sûr. Ce ne sera pas si mal d'être vieux. Plus d'école, plus d'emmerdements...

LISA. Tu resteras vert comme un laurier, tu courras les filles avec des airs libidineux. Il faudra bien que tes vices se réveillent un jour. Et je ne serai pas là pour les freiner.

PIERRE-PAUL. Ou pour en profiter.

LISA. J'ai d'autres envies.

PIERRE-PAUL. Quoi, par exemple ?

LISA. J'ai envie de vivre et de voir que la vie est belle. *Elle se blottit contre lui.* Parce que tout de même, dis-moi, il arrive qu'elle soit belle, la vie.

PIERRE-PAUL. Oui, quand on est ensemble, et qu'on rêve.

LISA. Pas seulement quand on rêve. Le rêve peut tout à coup apparaître comme vrai, dans l'instant même.

PIERRE-PAUL. Comme il fait chaud ce soir.

LISA. C'est agréable. On se sent libre dans la chaleur.

PIERRE-PAUL. On pourrait boire quelque chose. Qu'est-ce que tu m'offres ?

LISA. Il y a de la menthe.

PIERRE-PAUL. Avec de la glace ?

LISA. Je vais voir.

Elle se lève, s'étire, sort.

Pierre-Paul Wooden ouvre un atlas de géographie et consulte une carte.

Lisa revient avec deux grands verres de menthe où flottent des glaçons.

PIERRE-PAUL. Sais-tu ce que je me dis ? On devrait accepter l'idée de Robert et partir avec lui en Afrique.

LISA. Je ne te comprends plus. Pendant tout le repas tu as démontré à Robert que son idée était stupide et que toi, en tout cas, pour rien au monde tu t'engagerais comme professeur dans une école des missions.

PIERRE-PAUL. Pendant le repas, j'étais braqué contre Robert. Tu ne peux pas savoir ce qu'il m'agaçait.

LISA. Ça se voyait !

PIERRE-PAUL. Tandis que toi, hein, tu étais assez d'accord avec lui ?

LISA. Oh l'Afrique, tu sais...

PIERRE-PAUL. Il faut dire qu'il n'en avait que pour toi.

LISA. Il te proposait, à toi, de nous emmener avec lui.

PIERRE-PAUL. Eh bien qu'il parte !

LISA. Voilà que tu te crispes de nouveau.

PIERRE-PAUL. Oui je me crispe. Et ne fais pas l'innocente. Il a passé tout le repas penché vers toi, soi-disant pour t'expliquer les vertus de l'Afrique. Mais en fait de vertus, il se complaisait dans le vice. Tu sais très bien pourquoi il se penchait vers toi. Je te voyais frétiller.

LISA. Mais qu'est-ce qui te prend ?

PIERRE-PAUL. Il avait le regard rivé à ton décolleté. Il te pelotait des yeux, littéralement. Alors, comprends-moi, je ne peux pas aller en Afrique avec un type qui vit plongé dans le décolleté de ma femme. Je m'excuse d'exprimer si vulgairement mon instinct de propriétaire – je sais que cela est indécent dans le monde moderne – mais je continue à considérer que ma femme est à moi d'abord.

LISA. Et ensuite ?

PIERRE-PAUL. Quoi ensuite ?

LISA. Tu dis que je suis à toi d'abord, je te demande à qui je suis ensuite.

PIERRE-PAUL. Ensuite, ensuite... tu es aussi à moi.

LISA. Alors je ne suis rien qu'à toi ?

PIERRE-PAUL. Ben oui.

LISA. Et toi, tu n'es rien qu'à moi ?

PIERRE-PAUL. Ça se voit, non ? Tu m'as même complètement satellisé : je passe ma vie à tourner autour de toi.

LISA. Et à tourner sur toi-même.

PIERRE-PAUL. Comme un bon satellite. Bon Dieu, ce que tu peux être capiteuse ! Il y a neuf ans qu'on est mariés et je n'arrête pas de me purlécher.

LISA. Te purlécher peut-être, mais passer aux actes...

PIERRE-PAUL. Est-ce que je ne te fais pas l'amour ?

LISA. Si, quand tu n'es pas trop fatigué, quand tu n'as pas de travail, quand tu n'as pas oublié l'heure, et quand décidément il n'y a aucun programme intéressant à la télévision.

PIERRE-PAUL. Comme ce soir.

LISA. Bénis soient les producteurs qui ne pondent que des navets.

PIERRE-PAUL. Tu exagères.

LISA. Pour ce qui est de l'amour en feuilletons, je n'ai pas à me plaindre, c'est vrai, j'en verrai tant que je voudrai... et là au moins ça dure. Mais ça reste à l'état suggestif.

PIERRE-PAUL. Je ne suis pas si mauvais mari que tu le dis.

LISA. Fidèle, incontestablement. Garanti sur facture. Tu crois qu'ils ont la télévision en Afrique ?

PIERRE-PAUL. Sûrement.

LISA. Mais pas dans la brousse ?

PIERRE-PAUL. Je ne sais pas.

LISA. Ça te sert à quoi d'être géographe si tu ne sais même pas une chose aussi banale que ça ?

PIERRE-PAUL. On verra bien si on y va.

LISA. En tout cas, s'il y a la télévision, moi je n'y vais pas.

PIERRE-PAUL. La belle excuse ! Dis plutôt que tu n'en as pas envie.

LISA. Si, ça me plairait bien.

PIERRE-PAUL. À cause de Robert.

LISA. Aussi. Ce serait agréable d'avoir un ami sur place.

PIERRE-PAUL. Il te plaît bien, Robert.

LISA. Surtout parce que je sens que je lui plais.

PIERRE-PAUL. Si nous allons avec lui en Afrique, je t'obligerai à porter des pulls fermés jusqu'au menton.

LISA. Ce que tu peux être jaloux!

PIERRE-PAUL. Je protège mon bien.

LISA. Il y a d'autres moyens de le protéger, plus efficaces.

PIERRE-PAUL. La mitrailleuse.

LISA. Ou la séduction.

PIERRE-PAUL. Nous n'irons pas en Afrique, voilà.

LISA. Pourquoi?

PIERRE-PAUL. Parce que tu étoufferais, avec tes pulls, sous les tropiques.

LISA. Mais, mon chéri, je pourrais me promener nue au milieu de nos amis et te rester fidèle.

PIERRE-PAUL. Ce qu'il faut entendre! Et chez les missionnaires encore.

LISA. Si tu me séduis, je suis à toi.

PIERRE-PAUL. Mais bon sang, que dois-je faire pour te séduire?

LISA. Cherche.

PIERRE-PAUL. N'étais-je pas séduisant tout à l'heure quand je faisais ma roue ?

LISA. Pas mal.

PIERRE-PAUL. Eh bien ça n'a servi à rien, tu vois. Nous sommes toujours là à discuter, comme des communiants. On attend que le temps passe.

LISA. Comme d'habitude.

Un temps. Ils sirotent leur menthe en se regardant dans les yeux. Puis Pierre-Paul Wooden se lève, s'approche de Lisa, se penche sur elle, hésite... et s'éloigne brusquement.

PIERRE-PAUL. Évidemment, si on allait en Afrique, je pourrais peut-être entreprendre une étude sur le terrain.

LISA. C'est ce que Robert disait.

PIERRE-PAUL. Mais je me méfie de ces écoles missionnaires. À côté de l'enseignement je suis certain qu'on doit faire encore des tas de choses.

LISA. La prière.

PIERRE-PAUL. Ah ça ! je ne ferai jamais la prière, tu peux me croire. J'aurais l'air de quoi si je me mettais à faire la prière en Afrique ?

LISA. Alors n'y allons pas.

PIERRE-PAUL. On ne va pas renoncer à l'Afrique à cause de la prière. Mais ces gens-là, c'est connu, ça exploite les autres sous le couvert des bons sentiments.

LISA. N'y allons pas, je te dis.

PIERRE-PAUL. On dirait que ce renoncement te chagrine.

LISA. Mais non.

PIERRE-PAUL. Si si, je te connais. Il y a un nuage de regrets dans ta voix.

LISA. Ça m'est égal, je t'assure.

PIERRE-PAUL. Quoi ? On t'offre d'aller en Afrique et ça t'est égal ?

LISA. Oui.

PIERRE-PAUL. Tu aurais dû être esquimaude.

LISA. Pourquoi ?

PIERRE-PAUL. Parce qu'ils ne savent pas que l'Afrique existe. Tu n'as jamais vu un Esquimau en Afrique.

LISA. Qu'en sais-tu ?

PIERRE-PAUL. Je le suppose. Donc ils ne savent pas qu'elle existe. Car quand on nous offre d'y aller...

LISA. C'est peut-être qu'on ne leur offre pas d'y aller.

PIERRE-PAUL. Justement. Tandis qu'à toi on te l'offre.

LISA. Alors allons-y.

PIERRE-PAUL. Là n'est pas la question. Simplement je m'étonne que, quand on te retire l'Afrique de dessous les pieds, tu n'aies pas de regrets.

LISA. De toute manière, nous n'irons pas, ça ne vaut pas la peine de discuter.

PIERRE-PAUL. Si, discutons au contraire. Ne serait-ce que du principe. Moi, par exemple, quand on me parle de l'Afrique, je bondis, parce que mon instinct de géographe s'éveille.

LISA. C'est ce qu'on a vu à table.

PIERRE-PAUL. J'étais occupé par Robert. Mais ça ne m'empêchait pas de voir immédiatement les possibilités nouvelles qui s'ouvraient devant moi : une étude sur le terrain, par exemple, publiée ensuite dans la revue de géographie, une thèse peut-être...

LISA. Tu étudierais quoi ?

PIERRE-PAUL. Comment veux-tu que je le sache ? La nouvelle est toute fraîche. Robert en a parlé ce soir pour la première fois.

LISA. Avec beaucoup d'enthousiasme d'ailleurs, il s'échauffait...

PIERRE-PAUL. Nous savons tous pourquoi il s'échauffait. Il avait d'autres perspectives que l'Afrique.

LISA. Eh bien tant mieux ! Lui au moins il sait apprécier ce genre de perspective.

PIERRE-PAUL. Moi aussi j'apprécie, petite chatte, va...
Il lui prend les épaules entre ses mains. Tu as les plus beaux yeux du monde. Il s'assied près d'elle. Une douceur dans la taille... Souple comme la fleur des champs.

Il la renverse légèrement sur ses genoux et la regarde en souriant. Elle ferme les yeux. Ils restent immobiles un moment. Elle rouvre les yeux, voit son visage penché sur elle.

LISA. À quoi penses-tu ?

PIERRE-PAUL. Je crois qu'il vaut mieux renoncer à l'Afrique.

LISA, *se redressant*. C'est tout ce que je t'inspire ?

PIERRE-PAUL. Tu me demandes à quoi je pense... Je ne voulais pas tricher.

LISA, *se levant*. Eh bien, moi, j'irai en Afrique, avec Robert. J'aurai enfin un homme qui s'occupe de moi.

PIERRE-PAUL. C'est une manière de m'occuper de toi que de réfléchir à notre avenir.

LISA. Robert ne réfléchit pas. Il agit, lui.

PIERRE-PAUL. Je ne peux pas me décider d'un coup.

LISA. Moi je rêve d'aventures, d'une vie un peu mouvementée, avec un homme qui partage mes décou-

vertes, qui me prend par la main, qui m'entraîne sur les rivages, qui me jette à l'eau, qui s'amuse. Un homme avec qui je puisse rire, un homme qui se roule dans le sable avec moi, qui me fait l'amour dans le soleil, un homme qui vit et qui n'est pas toujours noyé dans de vagues songeries.

PIERRE-PAUL. Évidemment, je n'ai rien d'un conquérant. Je me débrouille dans le quotidien comme je peux. Mais il m'arrive de m'amuser.

LISA. Oui, quand je ne suis pas là. Robert sait assez raconter les rires que tu faisais avec lui. Comme si de vivre près de moi cela te rendait morose. C'est désespérant. Je vais finir par croire que je suis une idiote incapable de rien.

PIERRE-PAUL. Mais non, mon amour, tu n'es pas idiote. C'est moi qui suis un peu compliqué et qui ne sais pas prendre les choses simplement, comme tu le voudrais. Je me rends bien compte que j'ai de la peine à brûler ma vie. Je la consume à petit feu et toi tu voudrais que je brille comme un soleil.

LISA. Oui je le voudrais, oui je le voudrais. J'ai besoin de chaleur, j'ai besoin de lumière, j'ai besoin d'espace...

PIERRE-PAUL. Moi aussi j'ai besoin de chaleur et d'espace. Crois-tu que ça me plaît de rester enfermé toute ma vie dans cette saleté d'école? Moi aussi j'aimerais m'en aller sur les rivages, avec une fille, et regarder le jour se lever, et respirer à pleins poumons l'air salé de l'océan et n'avoir rien à faire que vivre l'amour et les caresses. Oui, j'aimerais, oui!

LISA. Eh bien fais-le! Qui t'en empêche?

PIERRE-PAUL. Mais réfléchis, Lisa. On ne peut pas tout plaquer comme ça d'un jour à l'autre. Tu me vois, avec ma valise...

LISA. Pour l'amour et les caresses, on n'a pas besoin de valise.

PIERRE-PAUL. Et puis je ne vais pas partir sans toi.

LISA. Pour toi je suis la valise, à ce que je vois.

PIERRE-PAUL. Mais non... Il faudrait partir ensemble.

LISA. D'accord. Mais où?

PIERRE-PAUL. Sur les rivages.

LISA. Nous irons sur un rivage, pendant les vacances.

PIERRE-PAUL. Dans un camping.

LISA. On peut aussi regarder le jour se lever depuis un camping.

PIERRE-PAUL. Mais où est la liberté? Où? Entassés, les gosses, les transistors... Ça n'a rien à voir avec mon rêve.

LISA. Ni avec le mien. Mais puisqu'il vaut mieux vivre que rêver...

PIERRE-PAUL. Je n'en suis pas si sûr.

LISA. Toi, depuis que je te connais, tu passes ta vie à te demander comment tu pourrais faire pour la vivre. Ah, les intellectuels, quelle plaie! Enfin, il y en a tout de même quelques-uns qui gardent les pieds sur la terre. Mais chez toi c'est maladif, tout se passe toujours uniquement dans ta tête.

PIERRE-PAUL. Je le sais bien. J'ai de la peine à en sortir. Parfois, j'ai l'impression de vivre à l'intérieur d'une cloche de verre. Je n'arrive pas à rejoindre le monde extérieur.

LISA. Quand tu faisais du tandem, tu savais trouver les pédales.

PIERRE-PAUL, *souriant*. Et le frein.

LISA. Le frein, voilà le mot lâché! C'est exactement ce qu'il fallait dire. Et qu'est-ce qui t'a pris de devenir géographe si tu vis à l'intérieur d'une cloche?

PIERRE-PAUL. La géographie, tu sais, c'est souvent très théorique. On peut faire de la géographie uniquement dans les livres et sur les cartes. On peut rêver... *Il vide son verre*. C'est bon la menthe.

LISA. En tout cas, je préfère avaler des transistors, des odeurs de cuisine à l'huile solaire et plonger dans la mer, plutôt que de ronger mon frein à écouter la description de paysages exotiques publiée dans des livres. Mais si un homme, un jour, m'invitait à le suivre sur une plage déserte pour s'y amuser et vivre l'aventure, peut-être bien que je ne résisterais pas. Peu avant que je te connaisse, un copain m'avait emmenée sur sa moto au bord de la mer.

PIERRE-PAUL. Tu ne m'as jamais raconté cette histoire.

LISA. Je t'aime assez pour ne pas tout te dire. Trois jours, aller et retour, une virée fantastique.

PIERRE-PAUL. Qui était ce copain ?

LISA. Tu ne le connais pas. Il s'appelle Victor. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

PIERRE-PAUL. Et tes parents ?

LISA. Je leur ai menti, naturellement. On dormait à la belle étoile, on se baignait...

PIERRE-PAUL. Vous avez fait l'amour ?

LISA. Oui et non.

PIERRE-PAUL. Comment oui et non ? Je n'ai jamais vu qu'on fasse l'amour oui et non.

LISA. On se caressait un peu.

PIERRE-PAUL. Il te caressait comment ?

LISA. Tu ne voudrais tout de même pas que je t'achète un manuel !

PIERRE-PAUL. Non, j'aimerais que tu me décrives ses... manipulations.

LISA. Tu ne serais pas un peu voyeur, par hasard ?

PIERRE-PAUL. Et tu avais du plaisir ?

LISA. Bien sûr.

PIERRE-PAUL. Tu aurais tout accepté de lui ?

LISA. Peut-être.

PIERRE-PAUL. Qu'il te prête à ses copains ?

LISA. Il n'a jamais été question de ça. Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

PIERRE-PAUL. Rien, justement. J'ai envie que tu racontes... J'ai envie de savoir tes plaisirs...

LISA. Et moi j'ai envie de me taire. Ce que je fais.

Un temps.

PIERRE-PAUL. À quoi penses-tu ? Hé ! dis-moi... Tu ne peux pas savoir combien j'aimerais pénétrer ton secret. Tu es toujours si mystérieuse, si multiple... Je connais au moins trente Lisa et je n'en connais aucune. *Il s'approche d'elle.* Dis-moi, ma chatte... Tu es douce... douce... *Elle se replie sur elle-même.* Qu'est-ce que tu fais ?

LISA, *relevant la tête.* Je ronronne. *Elle reprend sa position fœtale.*

PIERRE-PAUL. Mais si tu te mets en boule, je ne vais plus pouvoir t'approcher... Hoo ! Lisa ! On se reverra ?

LISA. À Pâques et à la Trinité.

PIERRE-PAUL. Un jour ici, un jour ailleurs. Le temps s'écoule, s'écoulera... *Il lui relève la tête, lentement.* La fleur s'ouvre à la chaleur, et moi je t'aime. *Il lui prend la main et la tire, lentement toujours.* Nous finirons par être amis... Sur la grève ou dans les bois...

LISA. Tu es une grande bête.

PIERRE-PAUL. Et toi un scarabée femelle.

LISA, *sur un ton presque amoureux.* Je te déteste.

PIERRE-PAUL. Enfin.

LISA. Tu aimes que je te déteste ?

PIERRE-PAUL. J'adore.

LISA. Eh bien je ne te déteste pas.

PIERRE-PAUL. J'aime bien aussi.

LISA. Eh bien je ne suis rien.

PIERRE-PAUL. Si, un scarabée femelle qui joue à ronronner parce qu'il aimerait devenir chatte.

LISA. Je suis une chatte.

PIERRE-PAUL. Mais non.

LISA. Si.

PIERRE-PAUL. Tu n'as rien d'une chatte, à part le museau.

LISA. Et les griffes.

PIERRE-PAUL. Sors-les, pour voir.

Lisa le griffe, toujours lentement.

LISA. Tu ne cries pas ?

Il la prend contre lui, amoureuxment.

PIERRE-PAUL. C'est toi qui vas crier dans un moment.

LISA. Tu ne me feras pas mal ?

PIERRE-PAUL. Si. Je vais te montrer ce qu'est le plaisir et que ton... ton Victor n'était qu'un débutant.

Il la porte dans ses bras.

LISA. C'est un enlèvement.

PIERRE-PAUL. Je t'emmène.

LISA. Comme un jour de mariage.

PIERRE-PAUL. Beaucoup mieux qu'au mariage.

LISA. Emporte-moi, mon homme.

PIERRE-PAUL. Nous allons vivre, vivre l'amour.

Il l'emporte hors de la scène.

*Coup de noir.
Et, immédiatement, batterie (Art Blakey : Orgy in rhythm) qui
se prolongera durant tout le noir.*

QUATRIÈME MOMENT

Vingt ans plus tard.

*Retour d'une promenade. Pierre-Paul, épuisé, s'agrippe à Lisa.
Il avance difficilement.*

PIERRE-PAUL. Je suis fatigué.

LISA. Tu la voulais ta promenade, tu l'as eue.

PIERRE-PAUL. Aujourd'hui je ne sais pas ce qui se passe.
Peut-être le temps qui change. Je me sens mal.

LISA. Donne-moi ton manteau.

PIERRE-PAUL. Non.

LISA. Tu ne veux pas te coucher ?

PIERRE-PAUL. Pas tout de suite.

LISA. Tu seras mieux au lit. *Elle veut lui prendre son
manteau.* Donne.

PIERRE-PAUL. Laisse-moi, je te dis. J'ai froid.

LISA. Tout à l'heure tu parlais du printemps, de la
chaleur...

PIERRE-PAUL. Tout à l'heure ce n'était pas maintenant.

LISA. Assieds-toi au moins.

PIERRE-PAUL. Je refuse, tu comprends, je refuse que tout soit fini. *Mouvement pénible jusqu'au fauteuil.* Le fauteuil c'est encore quelque chose, tandis que le lit... *Il se laisse tomber dans le fauteuil.* Si je me laissais aller, je dirais que je suis foutu.

LISA. Mais non, mais non.

PIERRE-PAUL. Tout s'arrête. Et d'abord le cœur. J'ai de la peine à respirer.

LISA. Tu en as trop fait. Tu voulais toujours aller plus loin. Tu oublies qu'il faut revenir.

PIERRE-PAUL. Je n'oubliais pas puisque je te disais que ça irait mieux au retour.

LISA. Et ça va mieux ?

Un temps.

PIERRE-PAUL. Je suis trop jeune pour être si vieux.

LISA. Tu es ni jeune, ni vieux.

PIERRE-PAUL. Je suis quoi ? *Un temps.* Question : Je suis quoi ?

LISA. Tu es...

PIERRE-PAUL. J'ai froid.

LISA. Tu veux une couverture ?

PIERRE-PAUL. Je suis bien embêté de te donner tout ce tracas.

LISA. C'est la vie!

PIERRE-PAUL. La vie... Tu ne peux plus travailler, à cause de moi. Tu te plaignais tout à l'heure...

LISA. Je disais seulement que tout s'effiloche. Les tapis, les draps... Je passe mon temps à raccommoder.

PIERRE-PAUL. J'ai froid.

LISA. Je t'apporte une couverture.

Elle sort.

PIERRE-PAUL. Je n'ai pourtant pas une mauvaise carcasse. Regarde-moi: la carcasse n'est pas complètement fichue. Où es-tu?

LISA, *au loin*. J'arrive.

PIERRE-PAUL. Pas complètement fichue... C'est ces satanées jambes, et le cœur qui s'en mêle maintenant. Le cœur... celui-là! « Leur cœur a des raisons... » Ce n'est pas simple. Pas simple... *Un temps*. Lisa!

LISA, *au loin*. Oui, je viens.

Un temps.

PIERRE-PAUL. On part avec un grand sac de rêves et on arrive avec quelques grains de réalité... Pas simple...

Lisa revient avec la couverture.

LISA. Je vais te faire du thé.

PIERRE-PAUL. Je préférerais un petit cognac.

LISA. Tu en as déjà bu aujourd'hui.

PIERRE-PAUL. Faut bien vivre. Boire pour vivre.

LISA. Ça te fait du mal.

PIERRE-PAUL. Si ça me faisait du mal, madame
Wooden, je n'en boirais pas. Je sais encore ce que je
fais.

LISA. Tu bois trop depuis quelque temps.

PIERRE-PAUL. C'est mon cadeau d'anniversaire, ce
cognac. Il est à moi. Va le chercher.

LISA. Juste un petit verre.

PIERRE-PAUL. Oui, un petit... Un petit coup de fouet.
Pour le cœur, tu comprends. Si tu veux que je t'aime
faut que je soigne mon cœur.

LISA. S'aimer... *Elle va chercher le cognac.*

PIERRE-PAUL. S'aimer, voilà. C'est pas simple. Tant
d'années! Et Ninon avec ses deux enfants, et moi le
cul par terre. Reste à fermer les yeux, comme si rien
ne s'était passé. Mais il s'en est passé tout de même.
De l'eau... du temps... et des soupirs, mon Dieu, des
soupirs... et des silences... *Il se tait, les yeux fermés.*

Lisa revient avec le cognac.

LISA, *avec un peu de tendresse dans la voix.* Tiens, ivrogne !

PIERRE-PAUL. Quoi ?

LISA. Le cognac.

PIERRE-PAUL. Je crois bien que je m'absentais. Je ne voudrais pas mourir pourtant.

LISA. Qui te parle de mourir ?

PIERRE-PAUL. Faudra bien que ça vienne.

LISA. Tu as le temps.

PIERRE-PAUL. Le temps... *Il rêve.* Tu te rappelles comme il m'obsédait autrefois ? Je me guéris du temps.

LISA, *qui débouche le flacon.* Juste un peu, pour le goût.

PIERRE-PAUL. C'est que tu es toute jeune, toi. Encore tout à faire.

LISA. C'est vite dit.

PIERRE-PAUL. À ton âge, on se remarie.

LISA. Non merci.

PIERRE-PAUL. Un homme solide, un roc, ça doit se trouver.

LISA. Sûrement.

PIERRE-PAUL. Tu en trouveras un.

LISA. Pourquoi parler de ça ?

PIERRE-PAUL. Je suis sûr qu'il y en a plein, dans la rue par exemple, quand tu es seule, ou dans les magasins par exemple, qui te suivent de l'œil et qui... héhé!... dans leur tête... *Il veut lui caresser le bras. Elle se retire un peu.* Intouchable. Et le silence. Sauf avec les autres. Je t'entends, tu sais.

LISA. Avec les autres c'est plus facile. Il n'y a rien entre eux et moi, que le plaisir de la rencontre. Alors on bavarde un peu, pour se détendre.

PIERRE-PAUL. Et l'homme est fait pour bavarder. Il n'y a que nous qui sommes entrés en état de silence. Donne-moi le verre. *Il le prend, évalue son contenu.* Ce n'est pas la fête, aujourd'hui.

LISA. Remarque que depuis que nous sommes rentrés, nous n'avons fait que parler, toi et moi.

PIERRE-PAUL, *après avoir bu une gorgée.* Ça ne va pas durer.

Un temps.

LISA. Je crève de silence.

PIERRE-PAUL. Tu le veux bien. Moi je fais des signes, désespérément, pour provoquer un regard, une

caresse... *Il gémit sous l'effet de la douleur.* Enfin... tu seras bientôt débarrassée.

LISA. Ne dis pas de bêtises. Il te reste beaucoup d'années. Regarde-toi. Normalement, tu devrais encore travailler.

PIERRE-PAUL. Travailler... si je pouvais... Je t'offrirais des robes, des voyages...

LISA. Je ne manque de rien.

PIERRE-PAUL. Tu n'es pas heureuse, ça se voit. Et si tu étais heureuse moi je le serais aussi. *Il gémit.*

LISA. Si tu étais heureux, je te jure que je le serais.

PIERRE-PAUL. Tu as tiré la mauvaise carte, dès le départ.

LISA. Quelle mauvaise carte ?

PIERRE-PAUL. Moi. Et tout le jeu s'est trouvé faussé. Mais tu n'arrêtes pas de jouer... comme si... tu pouvais gagner...

LISA. Je veux gagner.

PIERRE-PAUL. Un petit coup de pouce à gauche, un petit coup de pouce à droite et tout était modifié. On serait peut-être en Afrique... Peut-être que tu serais heureuse.

LISA. Je fais ce que je peux, Piépau.

PIERRE-PAUL. Moi aussi.

LISA. Nous sommes si loin l'un de l'autre... Toi dans ta tour, moi dans la mienne...

PIERRE-PAUL. Un regard... une caresse...

LISA. Tout s'est refroidi. Nous sommes entrés dans l'ère glaciaire, comme tu dis.

PIERRE-PAUL, *poussant un cri de douleur*. Ah! Saloperie de cœur!

LISA. Je vais appeler le médecin.

PIERRE-PAUL. Non. Je ne veux pas qu'il vienne étaler sa santé devant moi.

LISA. Il pourrait te faire une piqûre.

PIERRE-PAUL. De toute manière, il n'y connaît rien. Tu ne l'as jamais vu vivre dans ma carcasse. Alors qu'il se taise, voilà! Salut l'imbécile!

LISA. Tu t'agites, tu te fais du mal.

PIERRE-PAUL. Je finirai bien par mourir tout seul.

LISA. Mais il n'est pas question de mourir.

PIERRE-PAUL. Peut-être... Ah!... Il m'en fait voir celui-là.

LISA. Qui?

PIERRE-PAUL. Le cœur, idiot! Je ne parle que de ça depuis trois jours.

LISA. Tu ne veux pas voir le médecin ?

PIERRE-PAUL. Jamais. Donne-moi encore un petit verre.

LISA. Tu bois trop.

PIERRE-PAUL. Si j'ai besoin d'alcool, je ne vois pas pourquoi je n'en boirais pas.

LISA. Je ferais mieux d'appeler le médecin.

Elle s'apprête à sortir.

PIERRE-PAUL. Non. L'alcool est consolant, dit-on.
« Apportez-moi tout le vin de l'univers ! Mon cœur a tant de blessures... Tout le vin de l'univers, et que mon cœur garde ses blessures ! »

LISA. Quelle tristesse !

PIERRE-PAUL. Nous consomons notre vie comme un soleil consomme son énergie. Et bientôt il s'éteint.

LISA. Mais moi, je veux vivre encore.

PIERRE-PAUL. Sûrement... sûrement... Aïe ! J'ai mal.

LISA. Il pourrait te faire une piqûre.

PIERRE-PAUL. Non, jamais. Aïe ! Et voilà, le temps est passé. *Il gémit.*

LISA. Laisse-toi aimer, Piépau.

PIERRE-PAUL. Aimer... oui, aimer...

LISA, *tendrement*. Piépau...

PIERRE-PAUL. Aimer... Toute une vie.

LISA. Toute une vie.

Un temps.

PIERRE-PAUL, *souffrant*. Ho! Sacrée merde de cœur... *Il lâche son verre.*

LISA, *très inquiète*. Piépau!

PIERRE-PAUL, *balbutiant*. Bien du tracas, Lisa, bien du tracas. *Il se met à trembler, le regard fixé devant lui.*

LISA. Mon amour! *Elle est derrière lui et le caresse doucement.*
Mon amour... *Une larme coule sur la joue de Pierre-Paul. La lumière commence à baisser.* Tout n'est pas fini... Il y a de la force dans cette caboche... Piépau... *Elle recule lentement, un peu paniquée.* Un soir nous nous en irons... Un soir au fond des forêts... Et je te bercerais, mon homme, et tu me protégeras... Un soir... mon homme... dans la grande forêt... pour toujours... seuls...

Le cercle de lumière où elle se trouve disparaît. Puis c'est celui où se trouve Pierre-Paul qui s'efface. La scène retombe dans les ténèbres.

Boudry, avril 1973